

JE L'AIME À MOURIR

Seb Le Rêveur



Je l'aime à mourir

Par Seb Le Reveur

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Précipice de Verre	4
Chapitre 2 : La Musique du Silence	12
Chapitre 3 : L'Odeur de la Térébenthine	18
Chapitre 4 : Le Premier Duel	22
Chapitre 5 : L'Anatomie de la Douleur	31
Chapitre 6 : Les Archives de l'Obsession	38
Chapitre 7 : La Muse Amputée	45
Chapitre 8 : Le Masque de Soie	52
Chapitre 9 : Vernis Ancien	58
Chapitre 10 : L'Architecte du Désastre	63
Chapitre 11 : Soumission Simulée	70
Chapitre 12 : Le Miroir Déformant	77
Chapitre 13 : La Fêlure de Verre	83
Chapitre 14 : Nuit Minérale	92
Chapitre 15 : Le Dilemme du Collectionneur	97
Chapitre 16 : La Symphonie Inachevée	104
Chapitre 17 : L'Ivresse du Pouvoir	108
Chapitre 18 : Le Piège de Cristal	114
Chapitre 19 : L'Inversion des Rôles	125
Chapitre 20 : Le Silence des Alpes	131

Chapitre 1

Le Précipice de Verre

Le pneu crisse sur la glace vive, un hurlement de métal contre la pierre qui déchire le silence linceul de la montagne. La voiture noire me rejette sur le gravier gelé comme on abandonne un poids mort. Derrière moi, les phares s'éteignent. L'obscurité est chirurgicale, seulement troublée par les reflets lunaires sur les parois de verre du manoir.

Le vent n'est pas un courant d'air ; c'est un prédateur. Il siffle entre les arêtes de roche, une symphonie de cordes désaccordées qui s'engouffre dans mes poumons. Je reste immobile, ma valise serrée contre ma jambe. Mes mains. Sous l'épaisseur des gants, je sens la raideur de mes doigts. Cette cicatrice invisible qui court sous la peau, vestige de ma gloire et de ma chute. Elles me brûlent. Un feu blanc qui répond au gel de l'air.

Le manoir de Julian Vane est une cage de verre et de pierre brute, suspendue au-dessus du néant. Une structure arrogante qui défie la gravité. Les baies vitrées sont autant de miroirs noirs où se reflète la tempête. C'est noble, tranchant. D'une cruauté esthétique qui me coupe le souffle. Je marche vers l'entrée. Mes bottes craquent sur le givre. Chaque pas est une trahison envers mon instinct. Mais je n'ai plus d'instinct. Je n'ai plus que ma ruine et ce besoin obscène de retrouver ce que j'ai perdu. Entrer dans la gueule du loup est ma seule issue.

La porte monumentale, bloc de chêne noirci et d'acier, s'ouvre sans un bruit. Un glissement huileux. Le hall m'engloutit.

L'odeur me frappe. Vernis ancien, térébenthine fraîche et cire d'abeille. Une odeur de

conservation. Ici, on ne vit pas, on fige le temps. La chaleur de la pièce est un mensonge. Elle s'arrête à la surface de ma peau, incapable de pénétrer l'os qui grelotte sous le basalte.

— Vous êtes en retard, Miss Keller.

La voix tombe du haut de l'escalier. Une cascade de velours et de gravats. Elle est d'une précision qui me fait l'effet d'une lame de rasoir effleurant ma gorge.

Je me fige. Il est là. Julian Vane n'est qu'une silhouette découpée contre la lueur blafarde d'une baie vitrée. Un homme de lignes droites et d'ombres. Il ne descend pas les marches, il les possède. Chaque mouvement est dicté par une économie de gestes pathologique. Il s'approche de la rambarde. Je ne vois pas ses yeux, mais je sens son regard. C'est un poids physique. Il me détaille comme on autopsie un cadavre encore chaud.

— La tempête... je balbutie. Les routes étaient...

— La météo est une excuse pour les médiocres, coupe-t-il. Ici, le temps n'existe que si je décide de lui accorder de l'importance.

Il descend. Le bruit de ses semelles sur la pierre est le seul rythme. Un, deux, trois. Cadencé. Implacable. À chaque marche, l'air se raréfie. Mon cœur cogne. Un métronome détraqué. Un, deux. Il va exploser. Je verrouille mes articulations. Je dois être une statue.

Il s'arrête à trois marches de moi. Le costume sombre a une rigueur militaire. Son visage est une sculpture de marbre aux angles trop aiguisés. Son teint de porcelaine contraste avec l'obscurité de ses cheveux disciplinés. Mais ce sont ses yeux qui me clouent. Un gris minéral, dépourvu d'humanité. Des yeux de verre qui n'observent pas une femme, mais un objet à démonter. Un prédateur dans son propre musée.

— Posez votre manteau, ordonne-t-il. Vous tremblez. C'est inesthétique.

Ce n'est pas une invitation. C'est un constat de défaillance. Mes doigts gourds luttent avec les boutons. Je sens son regard glisser sur mes mains. Je les cache immédiatement dans les plis de ma jupe. Trop tard. Il sait que mes mains ne sont plus que des outils brisés.

Il pénètre dans mon espace vital. L'odeur de lui m'imprègne : froid extérieur, savon de luxe et une note métallique, comme le sang avant qu'il ne coagule. Il ne dit rien pendant de longues secondes, m'évaluant avec une rigueur clinique.

— Vous avez l'air d'une créature de verre prête à se briser, murmure-t-il. C'est pour cela que je vous ai choisie, Sienna. Les choses brisées ont une vérité que les choses intactes ignorent.

Il lève une main. Je manque de reculer. Ses doigts sont longs, fins, d'une élégance cruelle. Il ne me touche pas le visage. Il retire une plume de duvet accrochée à mon pull. Son geste est lent, délibéré, fait pour me montrer qu'il peut m'atteindre.

— Suivez-moi. Je vais vous montrer votre prison.

Il tourne les talons. Nous traversons des galeries aux parois transparentes. Dehors, la neige tourbillonne avec fureur, mais à l'intérieur, tout est d'un calme mortel. Les murs sont couverts de tableaux de maîtres aux cadres sombres, comme si Julian Vane avait voulu emprisonner la couleur elle-même. Dans un coin, des vitrines exposent des instruments anciens — violons, violoncelles — qui semblent crier sous le verre.

— Vous ne les regardez pas ? Ils sont pourtant vos frères. Des pièces de bois mortes qui n'attendent qu'une main pour avoir une âme. Mais vos mains sont mortes, n'est-ce pas ?

La question est un coup de poignard. Je refoule mes larmes.

— Je suis ici pour enseigner, Monsieur Vane. Pas pour jouer.

Il s'arrête brusquement. Le mouvement est si vif que je manque de le heurter. Il plaque sa main contre une paroi de verre, juste à côté de ma tête. Le froid de la vitre me glace la tempe.

— Vous êtes ici pour ce que je déciderai, Sienna. Vous enseignerez à ma pupille la discipline, la douleur et la perfection. Mais avec moi... avec moi, vous apprendrez le prix de votre chute.

Son visage est à quelques centimètres du mien. La pupille de ses yeux gris se dilate. Il n'y a pas de désir. C'est une faim plus sombre. La faim du vide.

— Regardez-moi, ordonne-t-il.

Ma respiration est saccadée. Je le déteste d'être le témoin de ma déchéance. Et pourtant, au fond de cette terreur, il y a une reconnaissance de la noirceur.

— Bien, dit-il avec un sourire qui ne touche pas ses yeux, un simple étirement de lèvres qui ressemble à une cicatrice. Ne feignez pas l'innocence. Vous êtes venue parce que vous avez besoin qu'on vous rappelle ce que c'est que de ressentir quelque chose. Même si ce n'est que de la peur.

Il se recule, me rendant l'air qu'il me volait.

— Votre chambre est au bout du couloir. Ma gouvernante vous apportera un plateau. Ne sortez pas avant que je ne vienne vous chercher. La nuit appartient à cette maison, et cette maison est exigeante.

Il disparaît dans les ombres. Je regarde mes mains. Elles tremblent de façon incontrôlable. Je les porte à ma bouche pour étouffer un sanglot qui n'est pas de la tristesse, mais une réalisation terrifiante. Je suis entrée dans la cage. Et pour la première fois depuis l'accident, je me sens vivante. D'une vie violente, sale et désespérée.

Ma chambre est minimaliste. Un lit de lin gris, une table de toilette en marbre, et une fenêtre immense sur le précipice. Pas de rideaux. Julian Vane veut que je sois exposée. Je retire mes gants avec une lenteur de suppliciée.

Mes mains apparaissent sous la lune. La droite est sillonnée de stigmates blancs, des éclairs de tissu rigide qui entravent le mouvement. Le majeur et l'annulaire ne se ferment plus. Le tendon a été sectionné, recousu, mais la magie a disparu. Un réseau de chéloïdes et de chair boursouflée.

On frappe. Mme Hauer entre, vêtue d'un uniforme noir à la rigidité de cadavre. Elle pose un plateau d'argent. Un bouillon, du pain noir, de l'eau. Un régime de prisonnier.

— Monsieur Vane attend de vous que vous soyez prête demain à sept heures, dit-elle sans me regarder. Un conseil : ne cherchez pas à comprendre le maître. Contentez-vous d'exister dans les espaces qu'il vous laisse.

Elle sort. Le bruit du verrou qui tourne est définitif.

Je retire mes vêtements et me glisse sous les draps de lin froid. Le contact est une agression. Le vent siffle une mélodie que je reconnais : le concerto de Sibelius. Le passage où le violon pleure avant de sombrer dans la folie. Dans l'obscurité, je sens sa présence à travers les murs. Il me regarde dormir. Il calcule déjà comment briser les restes de ma volonté.

Demain, le duel commence. Je l'aime déjà. J'aime l'abîme qu'il ouvre. Parce que dans cet abîme, je n'aurai plus besoin de faire semblant d'être normale. Je serai enfin le monstre que mes mains mutilées ont fait de moi.

L'aube est une lame de rasoir. Je m'éveille le corps rigide. Sur le fauteuil de cuir noir, une robe a été déposée. Il est entré. Il m'a regardée vulnérable et a choisi ma peau pour la journée. Un velours bleu si sombre qu'il paraît noir, au col montant qui étrangle. Une armure de soie.

Je descends. Je le trouve dans la salle à manger monumentale. Il est debout devant l'abîme.

— Tu as dormi, Sienna.

Sa voix est un violoncelle accordé trop bas. Il se tourne. Ses yeux de tempête me clouent. Il désigne mes mains cachées dans le velours.

— Montre-les-moi.

Le ton contient une menace sourde. J'obéis. Je lève mes mains tremblantes. Il ne les prend pas. Il dévore chaque cicatrice, chaque irrégularité de ma chair. Une lueur de dévotion passe dans ses yeux. C'est le regard d'un créateur devant son œuvre.

— Elles sont magnifiques, murmure-t-il.

— Elles sont mortes, Julian.

— Rien n'est jamais mort ici. Tes mains ne sont plus les outils d'une technique médiocre. Elles sont le témoignage d'une rupture. La brisure a une âme.

Il me conduit à la salle de musique. Une nef de verre et d'acier. Au centre, sur un

support cramoisi, repose un Guarneri del Gesù. Le vernis ambré luit d'un feu intérieur. C'est l'instrument que j'ai perdu.

— Prends-le.

— Je ne peux pas.

— Prends-le.

Je m'approche. Mes doigts mutilés brûlent. Julian vient se placer derrière moi. Sa chaleur m'enveloppe. Il pose ses mains sur les miennes. Ses doigts longs forcent les miens à se refermer sur l'archet. La douleur dans mes nerfs en lambeaux devient une agonie blanche.

— Hurle si tu veux, murmure-t-il à mon oreille. Mais ne lâche pas l'archet. Nous allons extraire la musique de tes ruines.

Il guide mon bras. Le son qui s'échappe est un cri déchirant. Une note fautive, saturée de souffrance. Dans le reflet de la vitre, son visage n'est plus de pierre. Il y a une faim dévorante. Il veut être le chef d'orchestre de mon agonie.

Le silence qui suit est plus violent que le cri du violon. Ses doigts ne lâchent pas les miens.

— On va devoir briser ces tissus, dit-il en traçant une cicatrice boursouflée. Le chirurgien a laissé une adhérence. Ce que je vais faire de toi est un acte de création. Tu es ma matière brute.

Le dîner se passe dans un silence de fer. Julian me force à manger une viande saignante. "L'appétit est une discipline." Il veut voir le moment où je céderai.

— Pourquoi moi ? je demande. Pourquoi m’ avoir traînée ici ?

— Je t’ai libérée de la médiocrité, Sienna. La souffrance est le seul vernis qui ne s’écaille jamais.

Il se lève et s’approche. Ses mains se posent sur mes épaules. Ses doigts se resserrent sur mes clavicules, juste assez pour me faire gémir.

— Demain, la douleur ne sera plus un accident. Elle sera ton métronome.

De retour dans ma chambre, je trouve une boîte en argent sur la porte. Une colophane ancienne. Un message gravé : *« Pour que l’archet ne glisse plus jamais. »*

Je ris. Un rire sec qui meurt dans ma gorge. Je me déshabille et me glisse sous les draps glacés. Soudain, le clic. La serrure. Il vient de verrouiller la porte de l’extérieur. Je ne suis pas enfermée pour être protégée. Je suis enfermée pour être conservée.

Je caresse mes cicatrices dans l’obscurité. Julian Vane pense que je suis la proie, mais il oublie qu’une bête blessée n’a plus rien à perdre. Je vais remplir son vide jusqu’à ce qu’il étouffe.

— Dors, ma virtuose, semble murmurer le vent. Demain, nous accorderons tes nerfs.

La chasse est ouverte. Je suis le poison qu’il a choisi de boire.

Chapitre 2

La Musique du Silence

Le froid n'est pas une température, ici. C'est une présence. Il se glisse sous mes ongles, s'insinue dans les micro-fissures de mes phalanges reconstruites et s'installe, souverain, dans la moelle de mes os. Dans ce salon de verre suspendu au-dessus du néant alpin, le silence n'est plus une absence de bruit ; c'est une pression acoustique, une surdité sélective qui pèse sur mes tympanes jusqu'à les faire bourdonner. Dehors, la tempête sculpte des linceuls de neige contre les baies vitrées, mais à l'intérieur, rien ne bouge. Tout est figé dans une perfection atroce.

Je regarde mes mains posées sur mes genoux. Elles ressemblent à des étrangères. Des greffes mal aimées. Les cicatrices qui parcourent mes poignets sont des rivières de nacre violacée, le souvenir permanent du soir où le monde s'est éteint sous le crissement de l'acier et du bois brisé. Je sens son regard avant de l'entendre. Une lourdeur prédatrice qui m'oblige à redresser l'échine malgré la fatigue qui me scie en deux.

Julian Vane est là, quelque part dans l'ombre portée par les colonnes de basalte. Il ne marche pas, il glisse. Il n'occupe pas l'espace, il l'absorbe.

— Le silence est votre seule partition désormais, Sienna. Apprenez à en déchiffrer les nuances.

Sa voix est un scalpel de velours. Elle ne demande pas, elle décrète. Je ne me retourne pas. Je refuse de lui donner la satisfaction de voir mon souffle se saccader, mais mon corps trahit tout. Mon cœur frappe contre mes côtes comme un oiseau aveugle dans une cage de fer.

— Vous m’avez fait venir pour enseigner, dis-je, ma voix n'est qu'un murmure enrroué par des semaines de mutisme. Pas pour méditer sur le vide.

Le choc de ses talons sur le marbre résonne dans mon crâne comme un coup de métronome réglé sur une marche funèbre. Il s'arrête juste derrière moi. Je perçois l'odeur qu'il dégage : un parfum d'ozone, cette électricité statique qui précède la foudre, mêlée à la froideur chirurgicale du métal poli. C'est l'odeur du pouvoir absolu, celui qui n'a pas besoin de crier pour terrasser.

— Vous enseignerez, en effet, répond-il. Mais on n'apprend pas à dompter la foudre avant d'avoir compris le tonnerre. Votre oreille est intacte, n'est-ce pas ? Une oreille absolue, un don du diable... Vos mains sont une tragédie de cartilage broyé, mais votre esprit reste une bibliothèque de fréquences pures.

Je sens son souffle contre mon oreille. Un frisson de dégoût et d'une excitation révoltante remonte le long de ma colonne vertébrale. Il est l'entomologiste qui a orchestré ma chute, et pourtant, sa proximité agit sur moi comme une drogue toxique.

— Le contrat est simple, continue-t-il. Vous allez devenir mon instrument de mesure. Vous allez éduquer mon oreille, me montrer où se cachent les impuretés dans les vibrations de cette maison. Vous allez écouter pour moi, Sienna. Parce que je veux la perfection. Et la perfection ne s’obtient que dans la souffrance de celui qui la contemple.

Il s'approche d'une table en obsidienne au centre de la pièce. Posé là, dans un écrin de soie noire qui ressemble à un cercueil d'enfant, repose un objet qui me fait monter une brûlure acide dans la gorge. Le "Lipinski". Un Stradivarius dont le vernis rouge sombre luit sous les spots comme du sang frais. Ses courbes sont une insulte à ma propre mutilation.

— Approchez.

Mes jambes sont de plomb, mais je suis une marionnette dont il tient les fils invisibles. Chaque pas est une agonie psychologique. M'approcher de cet instrument, c'est regarder le visage d'un amant que j'ai assassiné. Julian se tient de l'autre côté de la table, sa silhouette est une découpe noire et tranchante sur le fond blanc de la neige. Il regarde la façon dont je me décompose.

— Un bois qui a bu trois siècles de désespoir, murmure-t-il. Touchez-le.

— Non.

Le mot claque comme une corde qui rompt. Ses yeux se posent enfin sur moi. Des iris d'un gris d'orage, dénués de toute chaleur humaine, des abîmes de contrôle. Sa menace est logée dans l'immobilité de son visage marmoréen.

— Ce n'était pas une suggestion, Sienna. Vous m'appartenez. Vos mains, si inutiles soient-elles pour la performance, sont encore capables de sentir la vibration d'une âme de bois. Touchez-le. Maintenant.

Je tends la main droite. Celle où la cicatrice traverse la paume en une ligne de faille rugueuse. Mes doigts effleurent le vernis. L'impact est électrique. Le froid du bois entre en collision avec la fièvre de ma peau. C'est un viol sensoriel. Sous mes doigts morts, l'instrument semble pulser. Je ferme les yeux, au bord de la syncope.

— Qu'entendez-vous ? murmure Julian. Sa voix est si proche que je sens la chaleur de son torse dans mon dos.

— Rien... je...

— menteuse. Vous entendez son silence. Il vous méprise, Sienna. Il sent que vous

n'êtes plus qu'une coquille vide.

Il pose soudain sa main sur la mienne. Sa poigne d'acier écrase mes doigts mutilés contre la table d'harmonie du violon. La douleur irradie dans mon bras, une morsure lancinante qui réveille les nerfs endommagés. Le cartilage semble crisser sous la pression.

— Laissez-moi... j'ai mal...

— La douleur est la preuve que vous êtes encore capable de percevoir la réalité, siffle-t-il à mon oreille. Ne détournez pas les yeux. Regardez ce que vous avez perdu. Regardez ce que je possède.

Il guide ma main sur le bois avec une lenteur de prédateur, me forçant à caresser l'instrument comme si j'étais son esclave. C'est une humiliation orchestrée.

— Vous allez l'accorder, ordonne-t-il brusquement.

— Je ne peux pas ! Mes doigts ne peuvent pas tourner les chevilles, Julian, pitié...

Le "pitié" m'échappe. Un petit sourire cruel, presque imperceptible, étire ses lèvres. Il aime voir la virtuose de renommée mondiale réduite à supplier. Il relâche ma main et me tend l'archet. Il est lourd. Pour moi, il pèse une tonne. Mes doigts se referment dessus avec une maladresse qui me donne envie de hurler.

— Posez-le sur la corde, Sienna. Faites-le chanter le silence.

Je lève le bras. Chaque muscle de mon épaule proteste. La cicatrice sur mon poignet tire, me rappelant que le métal a coupé ici, sectionnant mon identité. Je pose l'archet sur la corde de La. Le crin frôle le métal. Le son qui en sort est une plainte déchirante, un grincement rauque de bête agonisante.

Je lâche l'archet. Il tombe sur le tapis avec un bruit étouffé. Je m'effondre presque, mes mains cachées contre ma poitrine.

— Je n'y arrive plus... murmure-je. Vous avez gagné. Qu'est-ce que vous voulez de plus ?

Il contourne la table et prend mon menton entre son pouce et son index, m'obligeant à lever la tête vers lui. Ses doigts sont d'une dureté minérale.

— Je ne veux pas vous détruire, Sienna, dit-il d'une voix basse, presque intime. Je veux vous reconstruire. Mais je ne peux pas bâtir sur des ruines instables. Je dois d'abord tout raser. Ce violon est votre passé. Vous allez apprendre à le détester autant que je l'aime. Et quand vous n'aurez plus rien d'autre que votre oreille pour me servir, alors vous comprendrez ce que signifie être une œuvre d'art.

Ses yeux fouillent les miens. Je soutiens son regard, mon souffle se mêlant au sien dans l'air glacial. La haine brûle en moi, une flamme noire qui me tient debout.

— Je vous déteste, dis-je avec une clarté tranchante.

Une lueur de satisfaction traverse ses pupilles grises.

— Bien. La haine est une excellente base de travail. C'est une émotion pure. Demain, à l'aube, nous commencerons l'entraînement. Vous écouterez chaque fréquence de ce manoir. Et si vous vous trompez d'un seul demi-ton, il y aura des conséquences.

Il lâche mon menton. Il se détourne vers la porte massive en chêne brûlé.

— Une dernière chose, Sienna. Ne touchez plus à cet archet sans mon autorisation. Vous n'êtes plus digne de faire du bruit. Vous êtes ici pour apprendre le silence de la

perfection. Le vôtre.

La porte se referme sur lui avec un clic définitif. Je reste seule dans la cage de verre. Le vent hurle contre les vitres, un crescendo sauvage. Je regarde mes mains, ces débris de chair. Puis je regarde le Stradivarius, trônant sur sa soie noire. Je m'approche lentement. Je ne touche pas le bois. Je me contente de me pencher, mon visage à quelques centimètres de la table d'harmonie. J'écoute.

Et dans le silence absolu du manoir, j'entends quelque chose. Ce n'est pas de la musique. C'est un battement de cœur irrégulier, lourd, oppressant. Est-ce celui du violon ? Ou le mien ? Je ferme les yeux et je laisse le froid m'envahir. Je simulerai. Je ramperai s'il le faut. Je serai son oreille, son instrument, son ombre. Mais chaque seconde de ce silence qu'il m'impose sera une pierre que j'ajouterai à l'autel de ma vengeance. Il veut un monstre ? Il va découvrir que la musique la plus dangereuse est celle qu'on n'entend jamais venir.

La tension dans mes mains ne retombe pas. Elle se transforme. La douleur devient une boussole. Je recule doucement, quittant le cercle de lumière pour m'enfoncer dans l'obscurité de ma chambre. Le jeu a commencé. Et dans cette symphonie de cruauté, je n'ai pas l'intention d'être la seule à saigner.

Chapitre 3

L'Odeur de la Térébenthine

Le froid ici n'est pas une simple température, c'est une entité. Il rampe sous ma peau, s'insinue dans les interstices de mes articulations broyées et transforme chaque mouvement en une symphonie de craquements sourds. Mes doigts, ces appendices inutiles qui furent autrefois les prolongements d'un Stradivarius, tirent douloureusement sur mes tendons cicatrisés. Je marche dans ce couloir de verre, suspendue au-dessus du vide alpin, avec la sensation d'être une mouche piégée dans une flûte de cristal.

L'air est saturé d'une morsure chimique. La térébenthine. Elle est là, lourde, huileuse, presque tangible. Elle ne sent pas la création ; elle sent le décapage, l'effacement, la mise à nu de la chair sous le vernis. Je m'arrête devant une porte en chêne brûlé, noire comme une promesse de deuil. Elle jure avec la transparence insolente du reste du manoir. C'est un point aveugle dans l'architecture de Julian Vane. Une zone d'ombre où le soleil ne se reflète pas.

Ma main valide se pose sur la poignée. Le métal semble pomper la chaleur de mon sang. Je pousse la porte.

Le silence qui m'accueille est étouffé, saturé de poussière et d'histoire. L'atelier est vaste, éclairé par des spots zénithaux qui découpent l'obscurité en colonnes chirurgicales. Ce n'est pas un atelier de peintre. C'est un mausolée. Sous une cloche de verre, une paire de pointes de danseuse étoile, le satin rose lacéré, encore taché d'un sang bruni par les années. Plus loin, une partition de Rachmaninov, raturée avec une telle violence que le papier est déchiré. Ce sont des fragments de vies interrompues. Des trophées.

Je m'approche d'une vitrine nichée dans un coin d'ombre. Mon cœur cogne contre mes côtes, un métronome affolé. À l'intérieur, gît un archet. Je reconnais la nacre de la hausse, le bois de permambouc dont le grain est unique au monde. C'est le mien. Celui que j'ai lâché dans la ruelle humide de Londres, la nuit où ma vie s'est arrêtée de chanter. Il est brisé en deux. Net. Comme un fémur.

— Vous avez un penchant pour l'archéologie de la douleur, Sienna. C'est un trait fascinant.

La voix me fige. Julian est là, dans l'embrasure d'une porte dérobée. Sa silhouette est une découpe parfaite, une insulte à l'imperfection humaine. Il ne porte pas de veste, seulement une chemise blanche dont les manches sont retroussées sur des avant-bras puissants, veinés de ce sang bleu qui semble ignorer la panique. Ses yeux, de la couleur de la glace qui se forme sur le lac, ne me lâchent pas. Ils me dissèquent.

Il s'avance. Son pas est celui d'un prédateur qui n'a plus besoin de courir. Il s'arrête à quelques centimètres de moi. L'odeur de la térébenthine émanant de ses doigts se mélange à son parfum de cèdre et d'acier froid.

— Je ne collectionne pas les objets, Sienna. Je collectionne les instants de basculement. Ce moment précis où la beauté rencontre sa propre fin et se transforme en quelque chose de plus pur.

— De plus mort, craché-je.

Il esquisse un sourire qui ne touche pas ses yeux. Ses mains se lèvent. Je retiens mon souffle. Il prend ma main blessée. Il la soulève avec une délicatesse qui est la pire des insultes. Ses doigts parcourent les cicatrices blanches qui barrent mon poignet. Sa peau est brûlante. Un contraste insupportable.

— Regardez-vous, murmure-t-il. Vous étiez une esclave de la perfection. Une petite automate. Aujourd'hui, vous êtes réelle. Vous êtes une œuvre d'art parce que vous êtes brisée.

Ma peur se fissure. Un poison noir coule à la place du sang. La haine. Une haine si lucide qu'elle me donne une force oubliée. Il pense m'avoir conquise en m'exposant ses trophées. Je retire ma main, lentement. Je soutiens son regard.

— Vous parlez de pureté, Vane, mais vous n'êtes qu'un charognard. Vous attendez que les choses meurent pour les épingler sous verre. Vous avez peur du talent, alors vous le brisez pour le dominer.

L'éclat dans ses yeux change. Ce n'est plus de la curiosité. C'est de la faim. Une étincelle de surprise traverse son masque de marbre.

— Le charognard ne choisit que ce qui est déjà condamné, répond-il d'une voix sourde. Je vous ai choisie parce que vous aviez déjà commencé à vous détruire bien avant que je n'intervienne.

Il se rapproche encore. Je sens la chaleur de son corps, une promesse de destruction.

— Pourquoi m'avoir amenée ici ?

— Pour vous voir essayer de me tuer. Pour voir si cette haine est assez forte pour réparer vos mains. Ou si elle finira de vous consumer.

Il se détourne vers une immense toile couverte d'un drap noir.

— Demain, nous commencerons les leçons. Ne soyez pas en retard. Portez la robe de soie ivoire que j'ai fait déposer. La couleur de l'os.

Il sort sans un regard en arrière. Je reste seule face à mon archet brisé. Mes doigts tremblent, mais ce n'est plus de froid. C'est une vibration nouvelle. Une dissonance qui demande à être résolue. Je ne vais pas fuir. Je vais simuler. Je vais lui offrir la soumission qu'il convoite. Je vais devenir le miroir de son obsession jusqu'à ce qu'il oublie de surveiller le couteau que je cache derrière mon dos.

Je remonte vers ma chambre. Le manoir n'est plus une cage. C'est une arène. Arrivée devant la baie vitrée, je regarde la neige tomber en tourbillons chaotiques. Je pose mes mains sur la vitre froide. Les cicatrices sont laides, rigides. Julian Vane pense m'avoir reconstruite. Il ne sait pas qu'il a seulement aiguisé les morceaux de mon âme pour en faire des lames.

Je revêts la robe ivoire. Elle glisse sur ma peau comme une caresse de serpent. Le tissu souligne chaque courbe, chaque frisson. Je suis une offrande sur l'autel de sa folie. Je mets les gants de dentelle pour cacher l'horreur de mes mains. Je ne suis plus Sienna. Je suis un piège.

Je ferme les yeux et je respire une dernière fois l'odeur de la térébenthine. Elle ne sent plus le décapage. Elle sent le début d'une nouvelle couche. Sombre. Épaisse. Indélébile. Le monstre veut jouer à l'artiste ? Très bien. Je vais lui apprendre que les œuvres les plus célèbres sont peintes avec le sang de ceux qui les ont inspirées.

La partie commence. Mon cœur ne lui appartient pas. Ma haine, en revanche, est tout à lui. Et je vais la lui servir sur un plateau d'argent, jusqu'à ce qu'il s'en étouffe.

Chapitre 4

Le Premier Duel

Le cristal de Baccarat tinte contre le marbre de la table avec une précision stérile. Ce bruit résonne dans la salle à manger comme un coup de feu dans une cathédrale vide. Sous ces plafonds vertigineux où les ombres s'étirent comme des doigts de pianistes défunts, chaque son est une agression. L'air est saturé de l'odeur de la térébenthine qui s'échappe de l'atelier voisin, mêlée aux effluves terreux des truffes noires disposées dans mon assiette. C'est une odeur de décomposition élégante. Une odeur de luxe qui s'étrangle.

Julian est assis à l'autre bout de cette étendue de pierre blanche, une distance qui ressemble à un abîme. Il ne mange pas. Il m'observe. Son regard est un scalpel qui pèle chaque couche de ma peau, cherchant le nerf à vif, la fibre musculaire qui tressaille encore. Il est drapé dans un costume sombre, d'une coupe si parfaite qu'elle semble avoir été sculptée à même sa silhouette de prédateur. La lumière des chandeliers, seuls points de chaleur dans cette cage de verre suspendue au-dessus du vide alpin, se reflète dans ses yeux sombres. Des yeux de verre. Des yeux de collectionneur qui évaluent la valeur d'une pièce endommagée.

— Vous ne goûtez pas au vin, Sienna ?

Sa voix est un murmure de velours râpeux. Une basse profonde qui fait vibrer ma cage thoracique.

— Un Margaux 1996. Une année de rupture. Exactement comme vous.

Mes doigts se crispent sur la nappe en lin lourd. À gauche, l'index refuse de

s'articuler totalement. À droite, la cicatrice qui barre mon poignet lance un battement sourd, rappelant l'instant où l'archet a glissé, où le bois a craqué, où ma vie s'est brisée sur le béton d'une ruelle sombre. Je sens le fantôme de mon Stradivarius contre mon cou, une brûlure imaginaire.

— Le vin n'aide pas à la précision, Julian. Et vous semblez exiger une précision... absolue.

Un demi-sourire étire ses lèvres. Ce n'est pas de la sympathie. C'est la satisfaction d'un entomologiste qui voit l'insecte se débattre exactement comme prévu. Il lève son verre, fait tourner le liquide pourpre avec une lenteur hypnotique.

— La précision est la seule politesse du génie. Mais vous n'êtes plus dans le génie, n'est-ce pas ? Vous êtes dans la survie. C'est une esthétique bien plus brute.

Il pose son verre sans en avoir bu une goutte. Le silence retombe, poisseux. À travers les vitres, le précipice est un mur de noirceur absolue. Ma main gauche commence à trembler. Je l'écrase contre ma cuisse sous la table pour faire cesser ce spasme humiliant.

— Parlez-moi de cette nuit-là.

Sa voix a changé. Tranchante. Dépouillée de son onctuosité feinte.

— La nuit où la musique s'est tue. La nuit où vos mains sont devenues des outils inutiles.

Le choc est physique. C'est un coup de poing. Personne ne m'en parle jamais. On baisse les yeux, on murmure des condoléances hypocrites. Lui, il l'étale sur la table entre le plat de résistance et le dessert, comme une pièce d'autopsie.

— Vous savez déjà tout. Vous achetez tout ce qui vous intéresse, n'est-ce pas ?

— Les faits m'ennuient, Sienna. Ce qui m'intéresse, c'est la texture de la douleur. Le son exact que fait une carrière qui s'effondre dans le silence d'une ruelle. Était-ce un cri ? Ou juste le bruit d'une corde qui lâche ?

Il se penche en avant. Son visage est une statue dont les angles seraient trop vifs pour être caressés sans saigner.

— C'était le bruit de votre trahison envers vous-même, poursuit-il avec une cruauté tranquille. Vous êtes entrée dans cette ruelle en virtuose, vous en êtes sortie en victime. Vous portez cette infirmité comme une excuse pour votre propre lâcheté.

Ma respiration se fait courte, haletante. La colère monte, un incendie froid. Sous la table, mes ongles s'enfoncent si fort dans ma paume que je sens la peau céder. La douleur est une ancre.

— Vous parlez de lâcheté ? Vous qui vivez caché derrière des kilomètres de verre parce que vous avez trop peur de ce qui est vivant ? Vous collectionnez les ruines parce qu'elles ne peuvent pas vous rejeter.

Julian ne recule pas. Il savoure l'insulte. Ses doigts longs et pâles tapotent le bord de la table. Un métronome détraqué.

— Les ruines sont les seules choses qui ont une âme, Sienna. Le reste n'est que décoration. Mais regardez-vous... Votre main tremble. Vous êtes une œuvre d'art sabotée par un vandale maladroit.

Il se lève. Sa silhouette immense occulte la lumière. Il contourne la table avec la grâce fluide d'un félin. Chaque pas est une promesse de suffocation. Il s'arrête juste derrière moi. Je sens la chaleur de son corps. Ma peau boit sa présence contre mon

gré, une réaction purement animale qui m'écoeure autant qu'elle me paralyse. Son souffle effleure ma nuque.

— Montrez-les moi.

— Quoi ?

— Vos mains. Sur la table. Maintenant.

— Non.

C'est un murmure de défi. Un dernier rempart. Sa main se pose sur mon épaule. La pression est légère, mais elle contient la certitude qu'il pourrait m'écraser s'il le décidait. C'est une main de fer dans un gant de soie noire. Mon corps trahit ma volonté. Mes muscles obéissent à l'autorité pathologique qui émane de lui.

Lentement, avec une honte qui me brûle les joues, je pose mes mains sur le marbre. Elles sont laides sous la lumière des bougies. Les cicatrices sont des chemins de traverse blancs. Les jointures sont déformées. Elles sont mon échec incarné.

Julian se penche. Ses yeux parcourent chaque stigmaté avec une dévotion terrifiante. Il ne touche pas. Pas encore. Il dévore l'image.

— Magnifique, souffle-t-il.

— Vous êtes fou, je crache en tentant de les retirer.

Il saisit mes poignets d'un coup sec. Ses doigts sont des menottes de glace. Je me bats, je tire, mais il est une montagne de marbre. Je suis clouée à la pierre.

— Regardez-les, Sienna ! C'est ici que la musique est morte. C'est ici que je vais la

faire renaître. Mais pas cette mélodie facile pour les foules.

Il lâche mes poignets. Je reste pétrifiée. Il se place face à moi, s'appuyant sur la table, m'encerclant sans me toucher.

— Vous êtes brisée, Sienna. Et dans ce monde de verre, seul ce qui est brisé est digne d'intérêt.

Je sens le froid du marbre pénétrer mon ventre. Je regarde ses mains parfaites et les miennes, souillées. Je me rappelle l'odeur du sang sur le pavé, le goût du fer dans ma bouche. Cette haine m'a tenue debout. Elle est mon instrument maintenant. Elle est plus pure que Bach.

Je lève les yeux vers lui. Un sourire lent, presque imperceptible, étire mes lèvres. Un sourire qui ne devrait pas appartenir à une victime.

— Vous parlez de beauté brisée, Julian... Vous collectionnez les ruines. Mais avez-vous remarqué que les ruines les plus célèbres finissent toujours par écraser leurs propriétaires ?

Il s'immobilise. Ses yeux se plissent. Une lueur de surprise traverse son regard sombre.

— Vous vous prenez pour un sculpteur. Vous pensez combler votre vide intérieur en me reconstruisant. Mais vous oubliez une chose fondamentale.

Je fais un pas vers lui, brisant son périmètre de sécurité. Je suis si proche que je vois ma propre rage dans ses pupilles dilatées.

— L'art est dangereux, je murmure contre ses lèvres, sans les toucher. Et une œuvre d'art qui n'a plus rien à perdre est la chose la plus létale que vous ayez introduite dans

votre galerie.

Le silence est électrique. On pourrait entendre le givre se former. Julian ne bouge pas. Pour la première fois, je vois quelque chose changer. Ce n'est plus seulement de l'obsession. C'est de la reconnaissance. Le prédateur vient de réaliser que sa proie a des dents.

— Vous avez raison, Sienna. L'art doit être dangereux. Sans quoi, ce n'est que de la décoration.

Il se redresse, reprenant son masque de pierre. La tension n'est plus descendante. Elle est horizontale. Un fil de fer barbelé tendu entre deux abîmes.

— Le dîner est terminé. Retirez-vous. Demain, nous commencerons votre véritable travail. Et Sienna...

Je m'arrête sur le seuil, le dos tourné.

— Ne vous avisez plus de me menacer. J'ai une patience infinie pour la beauté, mais aucune pour l'insolence.

Je ne répons pas. Je sors dans le couloir glacial. Mes mains tremblent d'adrénaline pure. Si Julian Vane pense m'avoir domptée en exposant mes blessures, il vient de commettre sa première erreur. Il m'a rappelé comment j'ai survécu.

J'entre dans ma chambre et je tourne la clé. Je me laisse glisser contre le bois. Julian Vane veut une muse brisée ? Il va découvrir que les morceaux de verre sont bien plus tranchants que le miroir intact. Je porte la main à mon cou. Le jeu a commencé. Dans cette cage de luxe, la seule règle est de ne pas être celui qui crie en premier.

Je ferme les yeux. Le noir est total, minéral. Exactement comme lui.

Le grésillement de l'interphone brise brusquement le silence de la pièce. La voix de Julian s'y déverse, débarrassée de l'acoustique de la salle, laconique, absolue :

— Sienna. L'Atelier. Maintenant.

Le clic final résonne comme un couperet. Je me lève. Mes jambes sont lourdes, mais ma colonne vertébrale est d'acier. Je ne prends pas la peine de bander mes mains. Je veux qu'il voie mon sang.

Je descends vers l'Atelier, cette crypte nichée au cœur du roc. La porte en acier s'efface sans un bruit. L'odeur de térébenthine et d'ozone me frappe. Julian est penché sur une table de travail en chêne. Il ne porte pas de veste, ses manches sont retroussées sur des avant-bras dont les veines dessinent des cartes de territoires interdits. Devant lui, mon violon est ouvert. La table d'harmonie est séparée des éclisses, révélant les entrailles de l'instrument.

— Vous l'avez tué, je souffle.

Il ne lève pas les yeux.

— Je l'autopsie. Je cherche à comprendre pourquoi une telle perfection a produit un son aussi... médiocre lors de notre joute.

Il se redresse. La lumière souligne les angles de son visage. Il n'y a aucune humanité dans ses yeux. Il saisit mon poignet droit. Sa main est une pince de fer. Il inspecte ma paume avec une attention dévote.

— Regardez ce que vous avez fait. Vous avez gaspillé votre sang pour une note discordante. C'est du mélodrame, pas de l'art.

— C'est la seule chose qui m'appartient encore, Julian. Mon sang. Vous n'aurez jamais le contrôle sur ce que je ressens.

Un sourire s'étire sur ses lèvres. Il passe un doigt sur le bord de ma plaie. La douleur est une décharge électrique qui me fait cambrer le dos. Je refuse de gémir.

— Je ne veux pas de votre contrôle. Je veux votre vérité. Et elle se trouve ici, dans la rupture.

Il me force à m'asseoir. Il nettoie ma main avec une fermeté qui interdit toute dérobade. Il la soigne comme il restaurerait un tableau de maître. Je ne suis pas une femme, je suis une pièce de sa collection.

— Je vais vous proposer une transaction, reprend-il d'une voix tombant d'une octave. Demain, vous reprendrez l'instrument. Un autre, fabriqué pour vos mains mutilées. Si vous jouez une seule page de la Chaconne de Bach sans une seule fausse note, sans une seule hésitation, je vous rends votre passeport. Vous quittez ce manoir à l'instant.

La liberté. Le piège. Je connais la Chaconne. C'est une impossibilité physique pour mes nerfs sectionnés.

— Et si j'échoue ?

Ses yeux s'illuminent d'une lueur prédatrice.

— Si vous échouez, vous deviendrez mon œuvre d'art totale. Vous ne porterez plus que ce que je choisis, vous ne mangerez que ce que je décide, et vous dormirez... là où je vous l'ordonnerai. Vous renoncerez à votre volonté. Vous deviendrez l'extension de mes désirs.

Le silence est lourd de menaces. Il veut signer l'acte de mon esclavage. Il pense que la

douleur est mon seul horizon.

— J’accepte, je dis, ma voix coupante comme un éclat de verre.

Julian ne sourit pas. Il range ses outils avec une lenteur méthodique.

— L’instrument vous attendra à l’aube. Ne soyez pas en retard. La lumière du matin ne pardonne aucune erreur.

Je quitte l’Atelier. Je remonte les escaliers en courant, ignorant la douleur. Julian Vane croit m’avoir eue. Il croit que je vais m’effondrer. Mais il oublie que la Chaconne n’est pas une pièce sur la beauté. C’est une pièce sur la survie après la catastrophe.

Je m’allonge sur le lit, sans me déshabiller. Je ne dors pas. Je joue la partition dans ma tête. Dans l’obscurité, je souris. Julian Vane veut une muse soumise ? Il va découvrir que certaines œuvres d’art ont des dents. Et que le sang qu’il a si soigneusement nettoyé n’est que le prélude au sacrifice qu’il devra lui-même accomplir.

Le duel ne fait que commencer. À l’aube, un de nous deux perdra tout. Et je parie mes dernières gouttes de sang que ce ne sera pas la violoniste déchue.

Chapitre 5

L'Anatomie de la Douleur

Le verre tremble sous l'assaut du blizzard, un bourdonnement sourd qui résonne jusque dans la moelle de mes os. Ici, à cette altitude, le vent est une bête qui cherche une faille dans la cuirasse de pierre et de transparence de Julian Vane. Je suis assise sur un tabouret de cuir froid, mes mains posées à plat sur une table de marbre noir dont le poli reflète mon propre visage : une ombre pâle, dévorée par des yeux trop grands. Le marbre évoque une morgue. Il appelle le froid.

L'odeur est partout. Un mélange écœurant de térébenthine, de cire d'abeille et d'un parfum métallique qui émane de lui. Julian est derrière moi. Je ne l'entends pas respirer. Je sens seulement la colonne de chaleur qu'il projette contre mon dos. Une menace invisible. Elle me force à cambrer l'échine.

— Tes mains sont des mensonges, Sienna.

Sa voix est un scalpel de velours. Elle n'est pas adressée à moi, mais à la chair meurtrie. Son ombre s'allonge sur la pierre. Ses bras encadrent mon corps sans me toucher. Une cage immatérielle. L'air se raréfie.

— Elles prétendent être mortes, poursuit-il. Son souffle lèche la naissance de mon cou. La mort est une grâce que je ne t'ai pas encore accordée. Sous les cicatrices, le talent rampe encore. Il attend juste qu'on lui brise à nouveau les os pour qu'il apprenne à obéir.

Je ne réponds pas. Ma gorge est un nœud de barbelés. Je fixe mes mains. La gauche porte encore les stigmates de la chute, les lignes blanches et sinueuses qui barrent la

paume comme une partition brisée. Le petit doigt refuse de se déplier complètement. Une griffe inutile.

Soudain, le contact.

C'est un choc électrique. Ses mains sont d'une froideur chirurgicale. Il ne prend pas ma main ; il s'en empare. Il retourne ma paume droite vers le ciel. Une brusquerie qui m'arrache un gémissement. Ses doigts, longs, implacables, explorent le paysage de ma ruine.

— Regarde-moi, ordonne-t-il.

Je refuse. Sa main libre broie ma mâchoire. Un craquement. Je suis forcée de lui faire face. De boire son regard. Ses yeux sont deux abîmes de glace noire. Aucune empathie. C'est l'horloger qui inspecte un mécanisme qu'il a lui-même saboté.

— La douleur est une information, Sienna. Ne la fuis pas. Embrasse-la comme tu embrassais ton Stradivarius. Elle est la seule vérité qui te reste.

Il lâche mon menton. Il débouche un flacon de verre ambré. L'odeur d'arnica envahit l'espace. Il verse quelques gouttes au creux de ma paume. Un liquide visqueux. Brûlant.

Le supplice commence.

Son pouce s'enfonce avec une précision anatomique dans les tissus cicatriciels de mon éminence thénar. Je sens les adhérences se rompre. Un crépitement sourd jusque dans mon crâne. La douleur est fulgurante. Une lame de feu remonte le long de mon avant-bras. Mes doigts se contractent. Réflexe de survie. Mais il les écrase contre le marbre de son autre main. Il les immobilise comme des insectes épinglés.

— Ne lutte pas, murmure-t-il. Son visage est si près que je vois le battement de sa propre pupille. La résistance augmente le dommage. Soumets-toi à la structure. Laisse-moi défaire ce que la maladresse a lié.

— Tu me fais mal... j'étouffe entre mes dents serrées.

— Je te répare. La beauté exige un sacrifice. Je ne fais que collecter la dette.

Il déplace sa pression vers la base de mon annulaire. Là où le nerf est à vif. Il le sait. Il a planifié ma faiblesse. Il appuie. Un mouvement circulaire. Lent. Insupportable. Je sens des larmes de rage piquer mes paupières. Je refuse de les laisser couler. Pas devant ce monstre qui se nourrit de ma détresse.

Ma respiration s'accélère. Hachée. Le contraste est une insulte : la violence du massage et la précision chirurgicale de ses gestes. C'est une caresse de bourreau. Une étreinte de prédateur qui s'assure que sa proie peut encore frémir.

— Tu te souviens de ton dernier concert ? demande-t-il. Sa voix est basse. Hypnotique. Il étire mes tendons un à un. À la limite de la rupture. Les lumières de la salle Pleyel. Le silence avant l'archet. Tu pensais être libre. Quel mensonge pathétique. Ton génie n'était qu'un prêt. Et puisque tu l'as gaspillé, je l'ai repris.

Il exerce une torsion sur mon poignet. Un cri silencieux meurt dans ma gorge.

— Maintenant, tu vas réapprendre chaque note à travers la géographie de cette souffrance.

Sa main remonte lentement le long de mon bras. Ses doigts s'insinuent sous la manche de mon pull. Sa peau est brûlante maintenant. Chargée de l'énergie de mon propre supplice. Il s'arrête au creux de mon coude. Là où la peau est la plus fine.

— Pourquoi fais-tu cela ? je parviens à articuler.

— Parce que tu es ma plus belle pièce, Sienna. Et une œuvre d'art n'a pas le droit d'être brisée sans mon consentement.

Il redescend vers ma main gauche. Celle qui porte la marque de ma chute. Il la prend avec une dévotion terrifiante. Il commence à masser la cicatrice principale. Son geste se fait plus fluide. Plus charnel. Il ne cherche plus seulement à briser les tissus. Il cherche à fusionner avec eux.

Je ferme les yeux. Lutte contre la nausée. La proximité de son corps, l'odeur de l'huile, le sifflement du vent... tout se brouille. Je ne sais plus si je le hais plus que je ne redoute la fin du contact. C'est là, dans cette zone grise de la douleur, que Julian Vane règne. Il ne veut pas seulement ma soumission. Il veut que je la désire. Il veut être l'unique architecte capable de reconstruire le temple qu'il a mis à sac.

Ses doigts s'entrelacent aux miens. Il force mes phalanges raides à se plier autour des siennes. Une parodie d'intimité. Un simulacre d'étreinte qui me donne envie de hurler de dégoût.

— Tu sens ça ? chuchote-t-il contre mon épaule. Ton sang circule à nouveau. La stase est finie. Tu n'es plus une chose inerte. Tu redeviens un instrument. Mon instrument.

Il appuie son pouce avec une force brutale sur le point de pression entre le pouce et l'index. Une décharge électrique me traverse. Je cambre le dos contre son torse puissant. Je sens son cœur battre. Un rythme lent. Régulier. D'une effrayante stabilité. Rien ne l'atteint. Ni mes tremblements, ni ma haine.

— Je ne jouerai plus jamais, je crache dans le reflet du marbre.

Un sourire impitoyable étire ses lèvres. Un éclair de cruauté qui ne touche pas ses

yeux.

— Oh, tu joueras, Sienna. Tu joueras pour moi seul. Et chaque note sera un cri de reconnaissance pour la douleur que je t'inflige. Parce que sans cette douleur, tu n'es rien. Une ombre dans un manoir de verre. Avec elle, tu es divine.

Il lâche mes mains brusquement. Le vide qu'il laisse est une morsure. Mes mains reposent sur la table. Rouges. Palpitantes. Animées d'une vie sauvage. Je les regarde comme des étrangères. Elles brûlent. Elles vibrent.

Il se redresse. Ajuste les poignets de sa chemise immaculée. Élégance glaciale. Pas une goutte de sueur. Pas une mèche déplacée. Il me regarde de toute sa hauteur. Le collectionneur distant. Le propriétaire de ce mausolée alpin.

— Demain, nous passerons aux exercices de préhension, annonce-t-il d'un ton monocorde. Nettoie l'huile sur tes mains. Je ne supporte pas les traces sur le marbre.

Il se détourne. Marche vers la baie vitrée. Il contemple le chaos blanc de la montagne. Je reste clouée au tabouret. Mes mains brûlantes sur la pierre sombre. Je le regarde. Sa silhouette se découpe contre l'infini glacé. Je sens la morsure de la haine se mêler à une fascination toxique.

Il croit m'avoir brisée une seconde fois. Il croit que cette rééducation forcée est le début de ma reconstruction selon ses plans. Mais alors que la douleur reflue, laissant derrière elle une lucidité cruelle, je réalise ce qu'il vient de faire.

Il m'a rendu la sensation.

Même si cette sensation est faite de feu et d'agonie, c'est une arme. Je regarde mes mains. Ces griffes impuissantes qu'il prétend soigner. Je les imagine se refermer non pas sur un violon, mais sur sa gorge.

Je porte mes mains à mon visage. Je respire l'odeur de l'huile amère et de sa peau. Mon masque de soumission est prêt. Je vais simuler la gratitude. Je vais feindre de redécouvrir la vie grâce à ses mains de bourreau. Je vais devenir l'œuvre d'art parfaite. Celle qui attend le moment où son créateur baisse la garde pour l'étouffer sous sa propre perfection.

— Merci, Julian, je murmure. Ma voix est stable. Pour la première fois.

Il ne se retourne pas. Je vois ses épaules se tendre imperceptiblement. Un frisson de victoire minuscule traverse ma poitrine. Le jeu a commencé. Dans ce huis clos de verre et de pierre, il n'y a pas de place pour deux prédateurs.

La douleur n'est plus mon ennemie. Elle est mon alliée. Elle est le rappel constant de ce qu'il est. Et de ce que je dois devenir pour le vaincre. Je me lève. Mes jambes sont chancelantes. Je m'approche de lui. Je m'arrête à la limite de son espace vital. L'air entre nous est chargé d'une électricité statique. Une tension érotique et mortelle.

— Tes mains sont encore froides, Sienna, dit-il sans quitter des yeux le blizzard.

— C'est le froid du manoir, Julian. Il finit par s'infiltrer partout.

— Pas partout, réplique-t-il en se tournant enfin vers moi. Pas là où je décide d'allumer le feu.

Ses yeux descendent sur mes mains. Remontent vers mes lèvres. Un instant, je vois passer dans son regard une faim dévorante. Insatiable. Elle va bien au-delà de la simple possession artistique. Il ne veut pas seulement que je sois son œuvre. Il veut que je sois sa perte.

Et je vais lui offrir ce plaisir.

Je baisse les yeux. Je feins la timidité. Mes mains se rejoignent devant moi. Une posture de vulnérabilité orchestrée. Je sens son regard peser sur moi. Une pression physique qui explore chaque faille de mon armure de feinte.

— Va te reposer, finit-il par dire. Sa voix reprend son timbre d'autorité froide. La séance de demain sera plus éprouvante. Je ne tolérerai aucune faiblesse.

Je hoche la tête. Je quitte la pièce. Mes pas sont étouffés par les tapis épais. Je traverse les couloirs glacés. Mes mains brûlent toujours. Un staccato de douleur qui rythme mes pensées. Chaque pulsation est un rappel. Chaque cicatrice est une promesse.

Julian Vane pense m'avoir appris l'anatomie de la douleur. Il ne sait pas que je suis déjà passée maître dans l'art de la dissection. Et bientôt, ce sera lui qui sera sur la table de marbre. Ouvert. Exposé. Tandis que je lui montrerai ce que signifie réellement être brisé par ce qu'on aime.

Le vent hurle plus fort. Il applaudit mon serment silencieux. Je regarde mes mains une dernière fois avant de gagner ma chambre. Elles sont rouges. Maltraitées. Mais elles bougent. Le petit doigt s'est déplié d'un millimètre supplémentaire.

La bête est réveillée. Elle a faim de sang.

Chapitre 6

Les Archives de l'Obsession

Le silence du manoir n'est pas un vide. C'est une matière épaisse, un linceul de velours et de givre qui pèse sur mes épaules. Ici, au sommet de ce précipice alpin, l'air a le goût du métal. Mes pas sont étouffés par les tapis d'Orient dont les motifs torturés ressemblent à des entrelacs de veines. Je suis une ombre dans une cage de cristal.

Ma main gauche, celle qui ne sait plus que trembler, est enfoncée dans la poche de ma robe de soie noire. Mes doigts mutilés grattent le tissu. Un tic. Ma seule musique. Ma main droite serre la petite clé d'argent dérobée dans le bureau de Julian ce matin, alors qu'il contemplait la tempête, immobile comme un monolithe de basalte.

Je franchis le seuil de l'aile ouest. L'air y est plus rance. Les courants d'air gémissent. Julian appelle cet endroit son sanctuaire. Pour moi, c'est l'antre de la bête.

Je déverrouille la porte. Le déclic est un coup de feu. J'entre. Mon cœur cogne. Un oiseau piégé. Ma cage thoracique devient trop étroite.

L'obscurité est d'abord totale. Puis mes yeux s'habituent à la lueur d'autopsie qui filtre par les lucarnes. La pièce est circulaire, tapissée de classeurs en acier froid. L'odeur de térébenthine et de formol me saute à la gorge. Une odeur de mort propre. Au centre, une table de dissection en marbre blanc attend sous une lampe articulée qui ressemble à un insecte métallique.

Je m'approche des rayonnages. Mon nom ne figure nulle part, mais je sens son regard invisible gravé sur chaque dossier. Julian ne collectionne pas les objets. Il

collectionne les chutes.

Je tire un tiroir. Le métal grince. Une plainte. À l'intérieur, je les vois.

Les photographies.

Mon souffle se bloque. Je sors une liasse et l'étale sur le marbre froid. Ce n'est pas l'épave que je suis devenue. C'est moi, il y a deux ans. Salzburg. Je sors de la salle de concert, mon étui à violon à la main. Je souris. La photo est prise de loin, à travers un téléobjectif. Le grain est serré. L'angle est celui d'un prédateur tapi dans l'ombre.

Je passe à la suivante. Paris. Je suis à la terrasse d'un café. Il pleut. Je porte ce manteau de laine grise qu'il a fait brûler à mon arrivée, prétextant qu'il insultait mon teint. Sur le cliché, un cercle rouge entoure mes mains. Mes mains intactes.

Une nausée acide me monte aux lèvres. Ce n'est pas de l'admiration. C'est une traque.

Je fouille, fébrile. Des centaines de clichés. Aéroports, coulisses, même à travers la fenêtre de mon ancien appartement à Londres. Julian était là. Partout. Toujours. Il était le souffle dans mon cou que je mettais sur le compte du trac.

Je tombe sur une boîte noire, dissimulée. Mes doigts de porcelaine brisée peinent à l'ouvrir. Quand le couvercle cède, mes jambes se dérobent.

Les photos de l'accident.

Le métal de la voiture broyé comme du papier d'aluminium. La neige tachée de ce rouge trop vif, trop obscène. Et moi, au milieu des débris, une silhouette disloquée, ma main gauche écrasée sous le poids de la portière.

L'image est d'une netteté terrifiante. Le photographe n'était pas un passant horrifié. Il a pris le temps de régler la focale. Il a ajusté l'exposition pour capturer l'agonie de ma carrière. Il a immortalisé ma destruction comme on photographie une éclipse : avec une fascination clinique et dénuée de pitié.

— Tu as toujours eu une fâcheuse tendance à l'indiscrétion, Sienna.

La voix me transperce le dos comme une lame de glace. Je ne me retourne pas. Je ne peux pas. Mon corps est pétrifié.

Je sens son ombre s'étirer sur la table de marbre, rejoignant la mienne. Il sature l'espace, une masse d'ombre monolithique qui absorbe l'oxygène de la pièce. Il est là, juste derrière moi. Je n'ai pas besoin de le voir pour sentir cette odeur de santal et de froid minéral qui émane de sa peau.

— Tu m'as traquée, je murmure. Ma voix est un fil de soie prêt à rompre. Tu étais là. Ce soir-là, sur la route de montagne... tu n'étais pas le premier secouriste arrivé par hasard.

Je sens son souffle près de mon oreille. Il ne me touche pas encore, mais la pression atmosphérique augmente, m'écrasant contre le marbre.

— Le hasard est un concept pour les gens médiocres, Sienna. Je ne laisse rien au hasard. Surtout pas ce qui m'appartient.

Ses mots tombent avec la précision de couperets. Je me retourne brusquement, le dos contre la table, serrant les photographies contre ma poitrine.

Il est immense dans la pénombre. Sa silhouette est d'une élégance cruelle, chaque pli de son costume semblant dessiné pour dissimuler la violence de son âme. Son visage est une énigme de pierre. Ses yeux brûlent d'une lueur sombre, une satisfaction de

propriétaire qui me donne envie de hurler.

— Pourquoi ? je crache. Pourquoi me briser ?

Il fait un pas. Je suis prise au piège entre lui et les preuves de sa folie. Il lève une main longue, fine, aux ongles impeccables, et approche ses doigts de mon visage.

— Je ne t'ai pas brisée, Sienna, dit-il d'une douceur insupportable. Je t'ai libérée du fardeau de la perfection. Une muse intacte est une muse ennuyeuse. On ne possède pas vraiment une œuvre d'art tant qu'on n'est pas celui qui en a dicté la fin... et le recommencement.

Ses doigts frôlent ma joue. Un contact électrique, dégoûtant. Une part de moi — la part obscure, celle qui a accepté de le suivre dans ce manoir — frissonne de cette attention monstrueuse. Il me regarde comme un joaillier regarde un diamant qu'il a lui-même taillé.

— Tu as attendu que je sois au sommet pour me précipiter dans l'abîme, je souffle.

— J'ai attendu que tu sois prête à être mienne, corrige-t-il. Le monde t'admirait pour ta technique. Moi seul pouvais t'aimer pour ta tragédie. Ici, tu n'as plus besoin de ton violon pour être une symphonie. Tu es ma symphonie de verre cassé.

Il se penche. Ses lèvres sont si proches que je sens sa chaleur, contrastant violemment avec la froideur de ses paroles.

— Et maintenant que tu sais, que vas-tu faire ? Courir dans la neige ? Mourir dans le précipice ?

Il esquisse un sourire de collectionneur devant une pièce rare.

— Non. Tu vas rester. Parce que tu as besoin de ce regard. Tu as besoin que quelqu'un sache à quel point tu es détruite pour exister encore. Sans moi, tu n'es qu'une infirme. Avec moi, tu es un chef-d'œuvre.

Ma main droite se serre sur le bord du marbre jusqu'à ce que mes jointures blanchissent. La douleur dans ma main gauche se réveille, lancinante. Il a raison. C'est là l'horreur absolue.

Je lève les yeux vers lui. Je ne cache plus la noirceur qui rampe en moi. Si je suis son œuvre, alors je serai celle qui empoisonnera son créateur.

— Je ne te pardonnerai jamais, je dis, le ton plat.

Il attrape mon menton. Ses doigts s'enfoncent dans ma chair. Une prise de possession silencieuse.

— Je ne t'ai pas demandé ton pardon, Sienna. Je t'ai demandé ton âme. Et je l'ai déjà.

Il me lâche et se détourne. Le bruit de ses pas s'éloigne, régulier, arrogant. Il sait que la clé d'argent n'est plus la clé d'une sortie, mais celle de ma propre soumission.

Je ramasse les clichés, un par un, avec une lenteur rituelle. Ma main mutilée ne tremble plus. Elle est figée par une résolution nouvelle. Il veut une muse brisée ? Il veut un jouet ? Je vais devenir le venin qu'il boit chaque jour en pensant que c'est du vin.

Je sors des archives. Je n'ai plus besoin de cachette. Ce n'est plus une question de survie. C'est une question de règne.

Je le retrouve dans le grand salon. Il observe les sommets enneigés qui se perdent dans la nuit. Il ne se retourne pas. Il sent ma présence comme on sent l'approche d'un

orage. Je m'approche jusqu'à un souffle de son dos.

— Julian.

Il incline la tête.

— Tu as oublié une photo dans tes archives, je murmure.

Il se retourne lentement. Une lueur de curiosité cruelle au fond des prunelles.

— Vraiment ? Et laquelle ?

Je m'approche encore. Mon corps effleure le sien. Je lève ma main gauche, celle qu'il a détruite, et je la pose sur son revers de veste, juste au-dessus de son cœur.

— Celle de l'instant où je vais te détruire à mon tour.

Il ne recule pas. Il pose sa main sur la mienne, écrasant mes doigts cicatrisés contre sa poitrine. Sa main est brûlante. La seule chose chaude dans ce manoir de glace.

— J'ai hâte de voir ça, ma petite musicienne.

Pour la première fois, je perçois une fêlure dans son masque. Une satisfaction qui n'est pas celle d'un homme de goût, mais celle d'un prédateur qui vient de trouver un adversaire à sa mesure.

Il me conduit vers la table chirurgicale du salon. Le duel commence. Il enfle ses gants. Le latex crisse contre sa peau, un son de succion écoeurant dans le silence. Il saisit ma main droite.

La douleur explose. Il broie les tissus cicatriciels. Je ne hurle pas. Je fixe ses yeux de

pierre. La sueur perle sur mon front. L'odeur de l'onguent gras m'écoeure. Il manipule mes os avec une précision atroce.

— Regarde-moi, Sienna, ordonne-t-il. Ne fuis pas la douleur. C'est elle qui te lie à moi.

Je souris à travers mon agonie. Un sourire de verre pilé.

— Je ne fuis pas, Julian. Je l'apprivoise.

Il appuie plus fort. Un craquement sec. Je mords ma lèvre jusqu'au sang. Le goût métallique emplit ma bouche. Il s'arrête, son visage à quelques centimètres du mien. Ses pupilles sont dilatées. Son excitation est froide, purement esthétique. Il admire la résistance de sa créature.

— Demain, tu tiendras l'archet, dit-il en retirant ses gants avec un claquement sec.

Il quitte la pièce. Je reste seule, ma main palpitante de fièvre. Je regarde le précipice par la baie vitrée. Le vent hurle. Une symphonie sauvage. Ma musique.

Julian Vane croit m'avoir possédée en me brisant. Il va découvrir que les morceaux d'un miroir cassé coupent bien plus profondément que la lame qui les a créés. Je ne suis plus la victime. Je suis l'architecte du final. Et dans ce manoir de verre, il n'y aura aucun survivant. Seulement des restes d'art et de haine, figés pour l'éternité dans le vernis des souvenirs.

Chapitre 7

La Muse Amputée

Le froid n'est pas une température, ici. C'est une ponctuation. Il s'insinue entre mes vertèbres comme une lame de rasoir, me rappelant à chaque seconde que je ne suis qu'une intruse dans ce mausolée de verre et de roche. Mes pas ne font aucun bruit sur le tapis de soie sombre, mais dans mon crâne, chaque battement de cœur résonne comme un coup de glas.

L'air est saturé de son empreinte : un mélange âcre de térébenthine, de bois de rose séculaire et cette note métallique, presque sanglante, qui émane de la pierre après la neige. Le manoir de Julian Vane est une cage thoracique monumentale suspendue au-dessus du vide alpin. Je suis le poumon qui peine à y trouver son souffle.

Je pousse les doubles portes en chêne noir. Le salon de musique s'ouvre, vertigineux. Les parois transparentes s'effacent devant l'immensité de la nuit. Dehors, les cimes enneigées déchirent le ciel d'encre, fantômes de calcaire figés dans une agonie millénaire.

Il est là.

Une silhouette d'ombre découpée contre l'abîme. Julian ne se retourne pas. Sa présence seule suffit à comprimer l'oxygène. Dans sa main gauche, il tient *mon* violon. Celui qu'il m'a pris le soir où il a décidé que mon talent était une insulte à sa propre oisiveté. Celui dont le vernis porte encore, peut-être, l'empreinte de mes doigts d'autrefois.

Mes mains se crispent dans les poches de ma robe. Les cicatrices qui sillonnent mes

paumes, ce réseau de rivières mortes et de tissus fibreux, se mettent à brûler. Une douleur fantôme. Électrique. Elle part du bout de mes doigts mutilés pour remonter jusqu'à ma gorge.

— Tu es en retard, Sienna.

Sa voix est un murmure de verre pilé. Elle ne contient aucune colère, seulement la certitude absolue de celui qui possède le temps et les êtres.

— Le froid ralentit mes mouvements, je réponds.

Il se tourne enfin. Le reflet des bougies danse dans ses yeux, deux orbes d'un bleu si pâle qu'ils semblent délavés par l'altitude, dépourvus de toute chaleur humaine. Il ne me regarde pas comme un homme regarde une femme. Il me détaille comme un commissaire-priseur examine une toile dont la cote risque de chuter. Son regard est clinique. Il s'attarde sur mes bras, le long de mon corps, avant de remonter vers mon visage.

— Assieds-toi.

C'est un ordre. Il désigne d'un geste de l'archet un fauteuil en velours cramoisi, placé exactement au centre de l'acoustique de la pièce. Je m'exécute. Je m'enfonce dans le tissu qui sent la poussière noble et le temps arrêté.

Julian lève le violon. Il le cale sous son menton avec une précision chirurgicale. Une élégance de prédateur. Il ne prend pas la peine de s'accorder. Il sait que l'instrument est déjà à sa merci, comme tout ce qui se trouve entre ces murs.

Puis, le premier coup d'archet tombe.

Ce n'est pas de la musique. C'est un assaut. C'est la **Chaconne** de Bach, mais

distordue. Étirée. Magnifiée par une rage contenue. Les notes s'élèvent, se fracassent contre les parois de verre, ricochent sur le sol de pierre brute. Le son est d'une pureté insoutenable. Il joue avec une virtuosité qui me donne la nausée. Chaque vibration de la corde de mi est une aiguille qui s'enfonce dans mes propres nerfs.

Je ferme les yeux. Je vois mes propres mains, autrefois agiles, danser sur la touche. Je sens le poids du bois contre ma clavicule. Et puis, le craquement. Le bruit des os qui se brisent sous la pression d'une main gantée de cuir noir dans une ruelle de Milan. Le souvenir de la douleur est si vif que je mords l'intérieur de ma joue pour ne pas hurler.

Julian joue pour moi. Il joue **contre** moi. Il utilise mon propre langage pour me dire que je suis morte. Que la Sienna qui habitait ce corps a été évincée, remplacée par cette chose brisée qu'il garde dans sa vitrine alpine.

Le rythme s'accélère. L'archet devient un scalpel. Sa respiration est calme, régulière, en contraste total avec la violence du morceau. Il ne transpire pas. Il est une machine de guerre esthétique.

Soudain, au sommet d'une variation d'une complexité effrayante, il s'arrête net.

Le silence est plus violent que la musique. Il sature les oreilles, lourd comme du plomb fondu. On n'entend plus que le sifflement du vent contre les vitres. Julian baisse le bras. Il reste immobile, le regard fixé sur l'abîme derrière la vitre. Les secondes s'étirent. Insupportables.

— C'était... parfait, je murmure.

Il tourne lentement la tête vers moi. Un sourire mince, presque imperceptible, étire ses lèvres. Un sourire qui ne touche pas ses yeux.

— Parfait ?

Il répète le mot comme une insulte. Il fait quelques pas vers moi. Le violon pend négligemment au bout de son bras. Il s'arrête juste devant mon fauteuil. Si près que je peux sentir l'odeur de la colophane. Il se penche. Ses mains sur les accoudoirs m'emprisonnent. Son visage est à quelques centimètres du mien. Ses traits sont d'une régularité de marbre. D'une beauté dépourvue de faille.

— La perfection est d'un ennui mortel, Sienna. C'est le refuge des esprits médiocres qui ont peur du vide.

Sa voix vibre dans ma poitrine. Une fréquence basse. Il lève une main et approche ses doigts de mon visage. Je ne bouge pas. Je ne cille pas. Je suis la statue qu'il exige.

Ses doigts effleurent ma mâchoire. Sa peau est aussi froide que la pierre du manoir. Il s'arrête sur le creux de mon cou, là où mon pouls bat la chamade, trahissant ma terreur.

— Ce qui m'intéresse, continue-t-il, ce n'est pas la note juste. C'est la brisure. C'est le moment où le bois craque, où la corde lâche, où la volonté se rompt. C'est là que l'art commence.

Il saisit mon poignet droit. Il le sort de la poche de ma robe. Il déplie mes doigts un à un. Il expose mes cicatrices à la lumière chétive des bougies. Il les examine avec une fascination d'archéologue devant une ruine sacrée.

— Regarde-les, Sienna. Elles sont bien plus belles que la peau lisse que tu arborais à la Scala. Avant, tu n'étais qu'une interprète. Aujourd'hui, tu es une œuvre. Ma meilleure œuvre.

L'acidité monte dans ma gorge. C'est lui qui a fait ça. C'est sa folie qui a transformé

ma vie en ce cimetière de nerfs morts. Mais je ne le fais pas. Je baisse les yeux, feignant la soumission. Je laisse mes doigts trembler dans sa main.

— Je ne peux plus jouer, Julian, je souffle. Vous m'avez tout pris.

Il rit. Un son bref. Sec. Un craquement de glace. Il lâche ma main et se redresse.

— Je ne t'ai rien pris. Je t'ai libérée de la tyrannie de l'excellence. Une violoniste est une fonction. Une muse amputée est une essence. Tu ne joues plus du violon, Sienna. Tu **es** le violon. Et je suis le seul à savoir comment tirer un son de tes ruines.

Il se retourne brusquement vers la fenêtre. Sa silhouette redevient monolithique. Inatteignable.

— Demain, nous reprendrons les leçons, dit-il d'un ton formel. Tu apprendras à tenir l'archet avec ta main gauche. Nous explorerons la dissonance. Nous trouverons la beauté dans le cri.

Je sens mon cœur se serrer dans un étau. Apprendre à jouer de la main gauche, c'est accepter mon infirmité comme une nouvelle identité. C'est devenir sa créature de Frankenstein.

— Comme vous voudrez, Julian.

Chaque syllabe est un mensonge. Chaque respiration est une promesse de vengeance. Il ne voit pas que sous ma soumission feinte, une étincelle de haine commence à consumer mes peurs.

Il se rapproche à nouveau, mais il ne me touche pas. Il se contente de me surplomber, son ombre s'étendant sur moi comme une chape de plomb.

— Tu commences à comprendre. La douleur est un vernis, Sienna. Elle protège ce qu'il y a en dessous. Sans tes blessures, tu ne serais qu'un souvenir. Grâce à moi, tu es éternelle.

Il dépose le violon sur un socle en marbre avec une délicatesse qui me donne envie de hurler. Puis, sans un mot de plus, il quitte la pièce. Le bruit de ses pas s'estompe dans le couloir, me laissant seule avec le vent et l'écho de cette musique qui n'était rien d'autre qu'une déclaration de guerre.

Je reste assise, immobile, fixant mes mains dans la pénombre. Les cicatrices semblent briller d'une lueur propre. Des stigmates de son obsession. Je les caresse du bout des doigts, sentant chaque relief. Chaque creux de ma propre déchéance.

Il croit m'avoir brisée pour mieux me reconstruire. Il croit que je suis le bois qu'il façonne. Il ignore encore que même le bois le plus dur peut cacher des échardes capables de perforer le cœur de celui qui tente de le polir.

Je me lève. Mes mouvements sont lents. Calculés. Je m'approche de la vitre. Mon reflet est flou. Derrière moi, le manoir respire. Julian Vane est le maître de ce lieu, le centre de gravité de cet hiver éternel. Mais il a fait une erreur.

En voulant faire de moi une œuvre d'art vivante, il m'a donné un rôle à jouer. Et je vais le jouer jusqu'à l'agonie. Je vais simuler cette dévotion qu'il exige. Je vais embrasser mes ténèbres pour qu'elles se fondent dans les siennes. Je vais devenir la muse qu'il désire, si parfaite dans sa brisure qu'il finira par baisser sa garde, persuadé de son propre pouvoir.

Jusqu'au moment où l'œuvre d'art refermera ses pièges sur son créateur.

Je quitte le salon de musique. Dans le couloir sombre, je sens le froid mordre ma peau, mais je ne frissonne pas. Je suis la glace. Je suis la pierre. Je suis la dissonance

qu'il a lui-même créée, et je serai la dernière note, celle qui brisera le silence de ce manoir pour toujours.

Le jeu ne fait que commencer. Dans ce huis clos de luxe et de douleur, le prédateur ne sera pas forcément celui qui tient l'archet.

Je marche vers ma chambre, chaque pas étant une note de ma propre symphonie de haine silencieuse. Julian Vane veut de la tragédie ? Je vais lui offrir un chef-d'œuvre.

Chapitre 8

Le Masque de Soie

Le givre dessine des arabesques de mort sur les immenses baies vitrées du grand salon, des griffures blanches qui tentent d'occulter le gouffre noir des Alpes. Ici, le silence n'est jamais vide ; il est habité par le sifflement du vent qui s'engouffre dans les arêtes de pierre brute, un son strident, presque métallique, qui rappelle la corde de mi d'un violon qu'on étranglerait. Mes phalanges sont des éclats de verre sous ma peau. Chaque pulsation est une insulte à ma carrière morte.

Julian. Sa présence est un poids avant d'être un bruit. Il ne marche pas, il hante. Je sens le changement de pression dans l'air, la raréfaction de l'oxygène. Son ombre dévore le parquet de chêne sombre, verni jusqu'à l'obscénité. Il exhale le cuir neuf, le tabac froid et cette odeur de térébenthine qui imprègne chaque centimètre carré de ce mausolée.

Je ne me retourne pas. Je fixe le vide au-delà du précipice. C'est le moment du pivot. Jusqu'à présent, j'ai été la proie qui se débat, l'oiseau aux ailes brisées qui bat du flanc contre les barreaux. Cela le nourrissait. Ma résistance était son oxygène. Alors, je vais lui offrir un poison plus lent, plus sucré.

— C'est magnifique, n'est-ce pas ?

Ma voix n'est qu'un souffle qui vient mourir contre la vitre froide. Je sens son immobilité derrière moi. Elle est absolue. Un bloc de granite sculpté. Il s'attendait à un reproche ou à une plainte. Pas à cette constatation esthétique.

— De quoi parles-tu, Sienna ?

Sa voix ne porte pas. Elle s'insinue. Un scalpel qui découpe le silence.

— De cette prison, dis-je en tournant lentement la tête vers lui.

Il se tient à deux mètres. La lumière crue souligne la dureté chirurgicale de ses traits. Pommettes saillantes comme des lames de rasoir, yeux d'un gris d'orage qui ne cillent jamais. Il me regarde comme un entomologiste contemple un spécimen rare dont il vient d'épingler les ailes.

— Ta prison, Sienna ? C'est ainsi que tu appelles ce sanctuaire ?

Je laisse un sourire éthéré flotter sur mes lèvres. J'expose mes mains, paumes ouvertes, offrant mes cicatrices à la clarté brutale.

— Non, Julian. Je parle de l'œuvre. Je commence enfin à comprendre la structure du silence que tu as créée autour de moi. Tu ne pouvais pas supporter que mon talent soit pollué par le monde extérieur. Par la médiocrité des autres.

Je fais un pas vers lui. Un seul. C'est une transgression. Habituellement, c'est lui qui réduit l'espace, lui qui m'accule. Ses yeux se rétrécissent. Un battement. Il ne bouge pas. Mais la tension irradie, électrique, vénéneuse.

— Tu m'as retiré la musique pour que je *devienne* la musique, Julian. Une œuvre muette, figée dans l'ambre de ce manoir. C'est d'une violence d'une beauté rare.

Je m'approche encore. Je suis si près que je vois le reflet de ma silhouette de porcelaine ébréchée dans ses pupilles dilatées. Je porte cette robe de soie blanche qu'il m'a forcée à mettre, une étoffe si fine qu'elle semble faite de brume. Je lève lentement ma main droite. Celle dont les nerfs ont été sectionnés lors de « l'accident » qu'il a orchestré. Mes doigts tremblent, une faiblesse organique que j'intègre à ma

performance. Je rapproche mes doigts de son visage, sans le toucher.

— Tu as sculpté mon destin avec une précision de chirurgien, murmuré-je. Tu as détruit la violoniste pour créer... ceci. Ce vide sublime. Je commence à admirer la pureté de ton obsession, Julian. Il faut une âme d'une noirceur incroyable pour concevoir un tel chef-d'œuvre de désolation.

Sous la surface de son masque de glace, quelque chose bouge. Ce n'est pas de la tendresse. C'est une oscillation. Une faille infime au coin de sa mâchoire carrée. Le prédateur est déstabilisé. Sa proie vient de valider son crime en le qualifiant d'art.

— Tu feins, Sienna, dit-il, mais sa voix a perdu une fraction de son autorité. Tu essaies de te protéger en embrassant ta propre ruine. C'est une stratégie de survie pathétique.

— Est-ce que ça l'est ? Regarde-moi, Julian. Vraiment. Est-ce que je ressemble à une femme qui a peur ? Ou est-ce que je ressemble à une femme qui a enfin trouvé son maître ?

Je laisse le mot traîner entre nous, lourd, chargé de toutes les souillures possibles. C'est une offrande empoisonnée. Il réduit brutalement la distance. Sa main se referme sur ma gorge. Pas pour m'étrangler, mais pour m'immobiliser. Son pouce appuie sur ma carotide, là où mon pouls bat comme celui d'un oiseau affolé. Je ne recule pas. Je me laisse aller contre lui, abandonnant mon poids à sa poigne.

— Tu joues un jeu dangereux, siffle-t-il près de mon oreille. Tu penses pouvoir me manipuler en simulant une dévotion que tu ne ressens pas. Tu me hais pour tes mains.

Je ris doucement. Un rire cassé.

— Je te haïssais, c'est vrai. Mais la haine est une émotion tellement commune. Ce

que je ressens maintenant est bien plus sombre, Julian. C'est de la fascination. Tu as fait de moi ton objet. Pourquoi ne serais-je pas fière d'être la possession d'un homme aussi exigeant que toi ?

Ses doigts se crispent sur mon cou. La brèche s'agrandit. Ce n'est pas ce qu'il avait prévu. Il voulait une esclave brisée, pas une complice qui glorifie son crime. S'il n'a plus personne à conquérir, il ne lui reste que son propre vide intérieur.

— Montre-moi, alors, ordonne-t-il d'un grondement sourd. Si tu admires tant mon génie, montre-moi ce que tu es prête à sacrifier de plus sur l'autel de cette « œuvre ».

— Tout, Julian. Puisque je n'ai plus rien à moi.

Je lève mes mains mutilées et je les pose sur ses épaules. Je sens le tissu coûteux, la solidité de sa carrure, la puissance contenue de l'homme qui broie. Je me hisse sur la pointe des pieds, mes lèvres effleurant presque les siennes.

— Apprends-moi à voir le monde comme tu le vois, murmuré-je. Montre-moi la beauté dans la destruction.

Pendant une éternité suspendue au-dessus du vide alpin, je sens son contrôle vaciller. Son souffle se bloque. Ses yeux parcourent mon visage, cherchant l'anomalie, le mensonge. Il ne trouve que mon regard fixe, brûlant d'une admiration factice si parfaitement exécutée qu'elle en devient une vérité alternative. C'est là. Le premier séisme infime.

— Tu es un monstre, Sienna, dit-il d'une voix presque inaudible.

— Je suis ta création, Julian. Ne sois pas surpris si je commence enfin à aimer mon créateur.

Il me lâche brusquement, comme si ma peau le brûlait. Il bat en retraite devant l'obscénité de ma soumission simulée. Il se dirige vers le bar en cristal, se versant un whisky avec une main qui n'est pas tout à fait stable. Je reste là, au centre de la pièce, baignée dans la lumière froide, sentant le triomphe acide monter dans ma gorge. Le masque est posé. Il a fusionné avec ma chair. Je vais l'infecter. Devenir le parasite nécessaire à son propre délire.

— Demain, dis-je d'une voix claire, je veux que tu me montres la galerie privée. Je veux voir tout ce que tu possèdes.

Il boit son verre d'un trait, son dos large nous séparant comme un rempart. Puis, sans se retourner :

— Demain, Sienna. Si tu es prête à supporter la vue de ce que je fais aux choses que j'aime.

— Je suis prête, Julian. Je n'ai plus peur de l'ombre. C'est toi qui devrais commencer à craindre la lumière que je projette sur toi.

Il ne répond rien, mais je vois ses épaules se tendre. La bataille a changé de nature. Ce n'est plus une question de survie physique. C'est une guerre d'annihilation psychologique. Et dans ce manoir de verre suspendu au-dessus du néant, l'un de nous deux devra devenir l'œuvre d'art définitive de l'autre. Un monument de souffrance pétrifié pour l'éternité.

Je quitte la pièce, le froissement de ma robe de soie étant le seul son qui m'accompagne. Je sais qu'il me regarde partir. Il pense m'avoir enfin possédée. Il ne réalise pas que c'est lui qui vient d'entrer dans ma propre collection.

La violoniste est morte. Quelque chose de bien plus sombre vient de naître sous mes cicatrices. Le chapitre de la victime est clos. Celui du monstre vient de commencer.

Dans ma chambre, je m'assois devant le miroir. Mon visage est trop calme. Je regarde mes mains cicatrisées. Elles ne joueront plus jamais de violon. Mais elles vont apprendre à jouer d'un instrument bien plus complexe : le cœur d'un homme qui pensait ne pas en avoir. Le froid est mordant, mais je ne frissonne pas. Je suis chez moi, désormais. Dans les ténèbres qu'il a bâties pour moi. Et je vais m'assurer qu'il ne trouve jamais le chemin du retour.

Je vais le forcer à m'aimer jusqu'à ce qu'il en crève. Julian Vane croit qu'il m'aime à mourir ; il n'a aucune idée de la précision chirurgicale avec laquelle je vais exaucer son vœu.

Chapitre 9

Vernis Ancien

Le vent n'est plus un bruit, c'est une présence physique qui s'écrase contre les immenses baies vitrées du manoir. Une bête blanche, hurlante, qui cherche à nous broyer sous des tonnes de glace. À l'extérieur, les cimes des Alpes ont été englouties par une opacité laiteuse, transformant ma prison de verre en un bocal suspendu dans le néant.

Je déteste le blanc. Il me rappelle le silence des cliniques, le reflet froid de la lumière sur l'acier, et cette nappe de lin immaculée sur laquelle on m'avait forcée à poser mes mains après l'accident. Mes doigts, cette marqueterie de nerfs mal ajustée, reposent aujourd'hui sur l'établi en chêne. Je les regarde avec un dégoût que je masque sous un voile de concentration. Chaque articulation est une note de musique étouffée.

Ici, dans l'atelier de restauration, l'air est saturé d'une odeur de résine dammar et de ce parfum de bois de santal qui semble irradier de la peau même de Julian. Une odeur de secrets préservés sous des siècles de poussière. Le froid minéral des murs de pierre brute s'insinue sous mes ongles, mais je ne tremble pas. Je ne peux plus me le permettre.

— Trop de pression, Sienna.

Sa voix me parvient de l'ombre, juste derrière mon épaule droite. Il ne marche pas, il glisse, prédateur feutré dans son propre sanctuaire. Je sens la chaleur de son corps — une fièvre sèche — irradier dans mon dos. L'espace entre nous vibre d'une électricité statique qui hérissé les poils de mes bras.

— L'épiderme de résine est une protection, continue-t-il, sa voix basse comme une caresse qui gratte. Si tu appuies trop fort, tu arraches le visage du sujet.

Je ferme les yeux. Julian sait que c'est lui qui a mutilé ma vie, ma carrière, mon essence même, et il prend un plaisir divin à me donner des leçons de délicatesse sur une toile du XVII^e siècle. Je tiens le coton imbibé de liquide corrosif comme s'il s'agissait de mon archet. C'est ma performance la plus critique. Je dois nourrir son besoin de contrôle jusqu'à ce qu'il soit si repu qu'il en devienne vulnérable.

— Sous la croûte ambrée, il n'y a que la vérité, Sienna. Et la vérité est rarement belle. Elle est brute, pleine de repentirs. Les gens préfèrent l'illusion de permanence.

Il tend le bras. Sa main passe devant mes yeux, d'une pâleur de marbre contrastant avec le noir de sa manche en soie. Il ne saisit pas l'instrument. Il enserre mon poignet. Son contact est un choc thermique. Ses doigts se referment sur mes cicatrices avec une précision chirurgicale. Il explore le relief de ma peau brisée comme s'il déchiffrait une partition secrète.

— Tes mains sont des barbelés, soupire-t-il contre mon oreille. Le traumatisme se niche encore dans les tendons. Tu te bats contre la matière au lieu de danser avec elle.

Je laisse ma tête basculer en arrière, une soumission feinte. Julian ne répond pas. Il m'étudie. Il cherche la faille, le mensonge. Mon cœur cogne contre mes côtes, un métronome affolé, mais je dois être le miroir de son obsession. Soudain, il se place derrière moi, son torse pressé contre mon dos. Il est un mur de pierre chauffé au soleil. Ses mains recouvrent les miennes, guidant mes doigts vers le portrait d'une madone à la peau de porcelaine, masquée par une gangue jaunâtre.

Un geste circulaire, lent, hypnotique. L'odeur chimique, entêtante, me monte au nez. Sous le coton, le miracle se produit : la zone de bleu outremer apparaît, pur, vibrant. Un bleu si profond qu'il semble vouloir nous aspirer.

— Tu vois ? La couleur attendait une main assez audacieuse pour la réveiller.

Je sens ses doigts se crispier sur les miens. Il me décape, couche après couche, pour retrouver cette "couleur" qu'il pense avoir créée en moi. Il lâche mes mains, mais reste une ombre étouffante à mes côtés. Il prend un scalpel de précision sur le plateau. La lame brille, avide.

— Il y a un soulèvement ici, dit-il en désignant un point presque invisible sur la toile. Une bulle d'air. Si on ne l'aplatit pas maintenant, tout est perdu.

Il me tend le scalpel. Mes mains tressaillent imperceptiblement. Tenir une lame, c'est réveiller les fantômes. C'est me souvenir du métal et du froid.

— Prends-le.

Je m'exécute. Julian ne regarde pas mon travail, il me regarde *moi*. Je pose la pointe de la lame sur la toile. Un millimètre de trop et je détruis le chef-d'œuvre. Soudain, sa main se referme sur la mienne, pesant sur l'outil. Il guide la pointe non pas sur la bulle d'air, mais la fait glisser vers le haut, effleurant la pulpe de mon propre index. Le froid de l'acier contre ma chair me fait suffoquer. Un trait de feu, une goutte de sang perle et vient tacher la bordure de la toile.

Il ne dit rien. Il regarde le rouge s'imprégner dans les fibres séculaires. La confusion entre la douleur de l'œuvre et la mienne est totale.

— Bien, dit-il simplement.

Il m'entraîne vers la salle à manger. À chaque pas, je sens le contraste entre la noblesse des marbres et la violence sourde qui habite cet homme. Julian s'arrête au seuil de la pièce, me forçant à lever le visage vers lui. Ce vide noir au fond de ses

pupilles m’effraie plus que n’importe quelle menace physique.

— Tu joues très bien ton rôle, Sienna, murmure-t-il d'une voix qui n'est plus qu'un sifflement. Celui de la petite chose brisée qui essaie de plaire à son bourreau. C’est divertissant. Mais n’oublie jamais : j’ai passé ma vie à restaurer des faux. Je reconnais une imitation à la première craquelure.

Il me lâche brusquement. Le vernis est tombé, mais pas celui de la toile. Le mien. Je lisse ma robe de soie et franchis le seuil. S'il veut un duel, il l'aura.

La table est une île de nacre au milieu d'un océan de ténèbres. Julian est assis, une coupe de cristal à la main. Le liquide pourpre à l’intérieur ressemble à du sang coagulé.

— Goûte ce vin, Sienna. Il est dévastateur. Il attaque le palais, il s'impose.

Je porte le verre à mes lèvres. Le liquide est âpre, brûlant ma gorge comme de l'acide pur.

— Que ressens-tu quand tu réalises que tu as le pouvoir de rendre sa gloire à une œuvre, ou de l'effacer à jamais ? demande-t-il en se penchant vers moi.

— Un vertige. Le moment où tout est possible, le triomphe comme la chute.

— Le vertige est l’émotion la plus pure, murmure-t-il, ses yeux brillant d'une lueur étrange. C'est la reconnaissance de l'abîme. Nous l'habitons.

Il se lève et vient masser mes trapèzes. Son contact est une nécessité toxique.

— Ta vie entière est devenue une symphonie. Et je suis le seul capable de l'entendre. Ne crains pas la tempête. Ici, il n'y a plus de morale. Il n'y a que nous.

Je ferme les yeux, luttant contre l'asphyxie. Dans le reflet noir de la vitre, je vois mon propre visage. Il est pâle, mais mes iris ne sont plus des miroirs : ce sont des lames. Julian a raison sur une chose : le vernis est tombé. Mais ce qu'il a découvert dessous n'est pas la muse brisée qu'il espérait. C'est une prédatrice en devenir.

Je vais lui donner la plus belle performance de sa vie, jusqu'à ce qu'il ne puisse plus distinguer le vrai du faux. Jusqu'à ce que ce soit lui qui implore qu'on lui remette son masque. Je souris dans l'ombre, un sourire dur, transparent, et absolument mortel. La symphonie continue, mais c'est moi, désormais, qui commence à en écrire les mesures silencieuses.

Chapitre 10

L'Architecte du Désastre

Le silence ici n'est pas une absence de bruit ; c'est une matière. Une épaisseur de coton froid qui s'insinue dans mes poumons, chargée d'une odeur de cire d'abeille, de vieux cuir et de cette térébenthine entêtante qui semble suinter des murs. Je suis dans le sanctuaire. Le bureau de Julian. Une pièce de verre et d'ébène suspendue au-dessus du vide alpin, où les sommets enneigés ressemblent à des crocs de géants prêts à dévorer le manoir.

Mes doigts, ces instruments brisés que je cache sous de longs gants de soie noire, vibrent d'une douleur fantôme. Le souvenir d'un la mineur que je ne jouerai plus jamais. Mon archet est mort le 14 novembre, sous les roues d'un camion noir. C'est ce que je croyais.

Je fais glisser le tiroir secret du secrétaire Empire. Le mécanisme est d'une fluidité obscène. Un clic presque inaudible.

Comme le craquement d'une vertèbre.

À l'intérieur, pas de bijoux. Juste des dossiers de cuir fauve, alignés avec une précision chirurgicale. Julian n'aime pas le désordre. Il n'aime que la structure, la symétrie, le contrôle absolu sur le schiste de nos vies. Mon regard se pose sur une chemise bleue : *Sienna Laurent.*

Je l'ouvre. Les feuillets crissent sous mes doigts maladroits. Je feuillette ma propre vie, documentée avec une minutie de naturaliste épinglant un papillon. Photos de mes concerts. Rapports médicaux détaillés sur la reconstruction de mes mains. Il savait

tout. Chaque millimètre de mes nerfs sectionnés était déjà sa propriété avant même qu'il ne m'invite ici.

Puis, je le vois.

Un virement de cinq cent mille euros effectué deux jours avant le drame. Le bénéficiaire : *Marek Volkov.* Le conducteur du camion.

Le monde bascule. Le sol de pierre brute se dérobe, m'entraînant dans le précipice qui hurle derrière les baies vitrées. Julian n'est pas mon sauveur. Il n'est pas l'esthète excentrique qui a eu pitié d'une virtuose mutilée.

Il a dessiné les plans.

Il a coulé le béton sur ma vie.

Mais Julian ignore qu'on ne bâtit rien de pérenne sur un cadavre qui refuse de refroidir.

Je me lève.

Chaque articulation est une trahison.

Mais cette agonie, je la bois. Ma douleur n'est plus une infirmité ; c'est un métronome. Un tic-tac de chair et d'os qui compte les secondes avant son exécution.

Je sens une nausée violente, un mélange de bile et d'effroi. Je regarde mes doigts, ces membres inutiles qu'il caresse parfois avec une dévotion terrifiante, comme s'il admirait l'œuvre de sa propre cruauté. Il m'a brisée pour mieux me posséder. C'est une dissection. Je suis sur sa table d'opération depuis le début.

Un bruit de pas résonne dans la galerie de verre. Un pas lourd, régulier, sans hésitation.

Le prédateur rentre au nid.

Je referme le dossier. Le clic du tiroir. Le glissement du bois. Je me redresse, lissant ma robe de laine sombre. Mon visage dans la vitre est celui d'une étrangère. Mes yeux sont dilatés par une terreur qui se mue en quelque chose de plus froid. De plus dur. Les tessons de mon âme commencent à s'assembler en une lame.

La porte s'ouvre.

Julian est là. Une silhouette sombre découpée contre la lumière bleutée du couloir. Son aura est une pression atmosphérique, un changement de gravité. Il porte un manteau de cachemire sombre, des flocons de neige fondent encore sur ses épaules larges.

Il ne dit rien. Il m'observe. Son regard descend lentement vers mes mains, puis remonte. Il cherche la faille. Il cherche le signe que j'ai découvert le cadavre dans le placard.

— Sienna, murmure-t-il. Sa voix est un violoncelle, grave, riche. — Vous n'êtes pas à votre place habituelle.

— Le vent est plus fort ici, Julian.

Ma voix est stable. Elle a la clarté d'un cristal de roche.

— On a l'impression d'être au centre de la tempête.

Il s'avance. Chaque pas réduit l'oxygène. Il s'arrête si près que je peux sentir l'odeur

du froid sur lui, mêlée à son parfum boisé et intimidant. Il lève une main — cette main qui a signé le chèque de ma ruine — et effleure ma joue.

Le contact est une brûlure.

— Vous tremblez, remarque-t-il.

— C'est le froid.

Il incline la tête, ses yeux sondant les miens. Il cherche la vérité sous la surface des fêlures chirurgicales de mon esprit.

— Le froid n'est qu'une sensation, Sienna. On finit par l'aimer. C'est la seule chose qui soit pure.

Je regarde ce monstre qui a sculpté ma douleur. Une haine cristalline jaillit dans ma poitrine. Elle ne me détruit pas. Elle m'arme. Il a voulu faire de moi sa créature ? Très bien. Je serai sa créature. Je vais jouer la symphonie de la soumission jusqu'à ce qu'il ne reste plus aucune défense chez lui.

— Vous avez raison, Julian.

Je m'appuie contre son épaule, dans un geste de reddition feinte.

— Le froid est la seule chose qui soit réelle.

Ses bras se referment autour de moi. Une étreinte de fer. Je ne vois pas son visage, mais je devine son sourire. Le sourire d'un homme qui contemple son chef-d'œuvre. Sous ma joue, je sens battre son cœur. Un rythme calme. Régulier. Le cœur d'un architecte qui a construit une cathédrale de verre pour y enfermer une seule note.

Mais un instrument brisé peut encore produire un son. Parfois, ce son est si aigu qu'il fait éclater le verre.

— Apprenez-moi, Julian. Apprenez-moi à ne plus rien ressentir d'autre que le froid.

Sa main remonte dans mes cheveux, les poignant avec une douceur cruelle.

— C'est déjà fait, ma petite musicienne. C'est déjà fait.

Nous marchons vers la salle à manger. La table de bois pétrifié trône au centre, éclairée par des bougies dont la flamme vacille à peine. L'atmosphère est celle d'un rituel. Les couverts d'argent brillent comme des scalpels. Julian s'installe en bout de table. Le maître du domaine.

— L'appétit vient avec la soumission, Sienna.

Il se lève, contourne la table avec la grâce d'un loup. Il arrive derrière moi, ses pouces massant la base de mon cou.

— Vous apprenez vite.

— N'est-ce pas ce que vous attendiez de votre meilleure élève ?

— Ma meilleure œuvre, corrige-t-il. Vous êtes la pièce maîtresse de ma collection.

Il fait glisser sa main vers ma gorge, serrant juste assez pour que je sente la pression sur ma trachée. Je ne bouge pas. Je renverse la tête en arrière, m'offrant à son contact.

— Ce soir, nous irons au studio, décrète-t-il. J'ai de nouvelles partitions pour toi. Des pièces écrites pour tes nouvelles... capacités.

Le studio est une nef de verre. Au centre, sur un piédestal de marbre noir, trône mon Stradivarius. Celui qu'il a prétendument "sauvé". Il brille sous les projecteurs comme du sang séché.

— Va. Reprends ce qui t'appartient.

Je m'approche de l'instrument. Mes mains me lancent. Julian s'assoit dans l'ombre. Il attend de se délecter de mon agonie. Je pose l'archet sur les cordes.

Le son qui en sort n'est pas une note. C'est un déchirement. Une dissonance brutale qui griffe les murs. Je joue avec mes cicatrices, laissant la raideur de mes doigts dicter un rythme saccadé. C'est une symphonie de débris. Chaque note est un reproche. Chaque silence est une menace.

Julian se lève. Il traverse la pièce. Sa main se referme sur le manche du violon, m'arrêtant net. Son regard est une fournaise.

— C'est magnifique. La pureté du désespoir.

Il m'arrache le violon. Mes mains saignent — les cicatrices se sont rouvertes. Des gouttes de sang rouge vif tombent sur le vernis précieux. Il ne regarde pas le sang. Il regarde mon visage.

— Tu n'as jamais été aussi vivante. Tu es mon chef-d'œuvre. Et un chef-d'œuvre appartient à son créateur.

Il m'entraîne vers ses appartements privés. L'obscurité y est presque totale, percée par la lune sur les cimes.

— À genoux.

Je m'exécute. Je descends lentement, le satin de ma robe froissant contre le tapis. Je suis à ses pieds.

Il pose sa main sur ma tête. Ses doigts s'emmêlent dans mes cheveux.

— Tu vas apprendre, Sienna. Tu vas apprendre que le désastre est la plus haute forme de beauté.

Je ferme les yeux. Je sens son emprise. Son odeur d'ozone et de cuir.

Oui, Julian, pensé-je dans le noir.

Je vais apprendre. Et quand je maîtriserai la leçon, je transformerai ton empire de verre en un champ de ruines.

Je suis tendue à l'extrême. Je suis l'arc et je suis la flèche. L'architecte croit avoir achevé son œuvre. Il ne voit pas que les fondations de son orgueil sont déjà en train de s'effriter.

La nuit est longue, mais je n'ai plus peur du noir. Le noir est mon domaine désormais. Je laisse le sommeil m'emporter, bercée par la promesse d'un désastre parfait.

Dors bien, mon collectionneur.

Profite de ta possession tant qu'elle a encore un cœur qui bat.

Car bientôt, il ne restera de nous deux que des débris de verre sur la neige rouge.

Chapitre 11

Soumission Simulée

Le vent des Alpes ne hurle pas ; il siffle entre les parois de verre comme une lame de rasoir que l'on aiguise sur de la soie. Ici, à cette altitude où l'oxygène se fait rare, les sentiments se figent dans le givre. Le silence n'est jamais une absence. C'est une présence. Une masse lourde. Étouffante. Elle pèse sur mes épaules comme le manteau de cachemire que Julian a déposé sur mes bras meurtris ce matin.

Je suis debout dans le grand atelier, cette cage de silice suspendue au-dessus du néant. Mes doigts, ces appendices atrophiés qui jadis faisaient pleurer les anges sur un Stradivarius, tremblent contre le rebord froid d'une console en marbre noir. Je les regarde. Ils sont la preuve gravée dans ma chair de sa toute-puissance. Les cicatrices sont fines. Élégantes. Tracées avec la précision d'un orfèvre qui aurait voulu s'assurer que plus jamais une note ne sortirait de mon âme.

Il est là. Je n'ai pas besoin de me retourner. Je sens l'onde de choc glacée qui précède toujours son entrée. Julian Vane ne marche pas ; il colonise l'espace. L'odeur arrive en premier : un mélange de térébenthine fraîche, de tabac froid et ce parfum de métal et d'argent. C'est l'odeur de ma prison. C'est l'odeur du prédateur qui admire son trophée.

— Tu ne joues pas, Sienna.

Sa voix est un violoncelle désaccordé. Basse. Vibrante. Dépourvue de toute chaleur humaine.

— Je ne peux plus jouer, Julian. Tu le sais.

Je sens son souffle dans mon cou. Un froid brûlant. Une contradiction sensorielle qui me donne envie de me dissoudre. Ses doigts — longs, fins, d'une force de quartz — se posent sur ma nuque. Il ne me touche pas avec tendresse ; il me saisit comme on saisit le manche d'un instrument dont on veut tester la résistance.

— Le talent n'est pas dans tes doigts, murmure-t-il, ses lèvres frôlant mon oreille. Le talent est dans la douleur que tu es capable d'endurer pour moi. C'est cela, la véritable œuvre d'art.

La nausée monte, acide. Mais aujourd'hui, le charbon ardent de ma haine est devenu noir et calculé. Je lui offre ma nuque, ce calice de chair. Qu'il boive ma défaite. Qu'il s'en enivre jusqu'à l'aveuglement. Je laisse ma tête basculer en arrière contre son torse rigide. Aussi dur que la pierre brute. Je sens le battement de son cœur. Lent. Métronomique. Un cœur qui ne connaît pas l'empathie, seulement le rythme de la conquête.

— Tu as raison, dis-je d'une voix brisée. Pourquoi lutter contre ce que tu as déjà gagné ?

Je sens une légère secousse dans sa main. Un tressaillement de surprise. Je me retourne lentement dans le cercle de ses bras. Le cadre est parfait. La lumière crue souligne les angles tranchants de son visage, cette beauté de statue de marbre taillée dans le silex. Ses yeux sont deux abîmes de gris ardoise. Fixes. Obsédants. Aucune humanité. Seulement une curiosité chirurgicale.

— Qu'est-ce que tu dis ? demande-t-il.

Ses mains descendent. Lentes. Elles s'arrêtent sur mes poignets. Là où la peau est fine. Là où le métal a mordu l'os. Je soutiens son regard. Je ne baisse pas les yeux. Je les charge d'une lassitude feinte, d'une acceptation toxique.

— Tu as gagné. Je suis ta créature. Ton œuvre. Pourquoi continuer à me battre contre le sculpteur ?

Le silence qui suit est plus dense que le granit. Je vois le mécanisme de son esprit s'emballer derrière ses yeux d'acier. Il cherche le piège, mais mon corps ment avec une perfection de virtuose. J'ai appris à accorder mes nerfs comme j'accordais mon violon. Chaque frisson est sous contrôle.

— Tu te soumetts, Sienna ?

C'est un murmure affamé. Son besoin de contrôle est un gouffre.

— Je m'abandonne. Il n'y a plus rien à sauver.

Je réduis la distance. L'odeur de vernis et de froid devient assourdissante. Je pose mes mains déformées sur ses revers de veste. Je me hisse sur la pointe des pieds. Mon cœur cogne contre mes côtes comme un animal enragé, mais mon visage reste un masque de sérénité tragique.

Je l'embrasse.

Le contact est un choc électrique. Une dissonance brutale. Ses lèvres sont froides. Fermées. D'une rigidité de pierre. Il est pétrifié par l'audace du geste. Puis, le barrage cède.

Ses mains s'enfoncent dans mes cheveux avec une violence qui me fait rejeter la tête en arrière. Ce n'est pas un baiser. C'est une annexion. Ses dents effleurent ma lèvre inférieure, une menace déguisée en caresse. Sa langue envahit ma bouche avec une autorité absolue. C'est sale. C'est magnifique dans sa cruauté. Je réponds à sa violence par une ferveur simulée, laissant mes doigts mutilés griffer sa nuque. Je veux

qu'il sente les cicatrices qu'il a créées. Qu'elles soient le rappel de son crime alors qu'il s'abreuve à ma bouche.

Il émet un son sourd. Un grognement de prédateur qui plante ses crocs dans une proie qui ne se débat plus. Il croit m'avoir brisée. Il ne voit pas que je construis une forteresse plus sombre. Imprenable. Faite de désirs empoisonnés.

Il me plaque contre la paroi de verre. Le froid du précipice traverse mon vêtement. Je sens sa main descendre le long de ma colonne vertébrale, comptant chaque vertèbre avec une précision maniaque. Il s'arrête au creux de mes reins, me pressant contre lui.

— Dis-le, souffle-t-il contre ma peau. Dis que tu es à moi.

Je lèche le sang sur ma lèvre. Le goût métallique est le diapason sur lequel je règle ma réponse.

— Je suis ta chose, Julian. Je ne respire que parce que tu me le permets.

C'est un mensonge si pur qu'il en devient une vérité alternative. Je le sens vibrer contre moi. Le triomphe qu'il éprouve est tangible. Il a ce qu'il a toujours voulu : la muse captive. Non plus seulement physiquement, mais spirituellement. Il ne réalise pas que la captive vient de voler les clés de sa propre cellule pour s'y enfermer avec lui et devenir son bourreau.

— Tu es magnifique quand tu ne te bats plus, Sienna. Comme une symphonie dont on aurait enfin trouvé la clé de sol.

Je souris intérieurement. Un sourire noir. Il croit avoir trouvé la clé de sol, mais je compose une partition de dissonance pure. Chaque baiser est une note de mon futur triomphe. Chaque gémissement simulé est un pas vers sa ruine.

— Ce soir, dit-il, sa voix redevenue impérieuse, tu dîneras avec moi. Sans chaînes. Tu as gagné ta liberté d'être entièrement mienne.

Il se détourne. Silhouette de loup dominant. Il me laisse haletante contre la vitre glacée. Le vent hurle, mais je ne l'entends plus. Le seul son qui compte, c'est le tambour de guerre de mon propre cœur. Je regarde mes mains. Elles ne tremblent plus. Elles sont prêtes à étrangler l'âme de cet homme, un baiser à la fois.

Le dîner est une nef de cristal et d'ombre. Une table immense en obsidienne trône au centre, polie comme un trou noir avalant la lumière. Julian me regarde par-dessus son verre de vin rouge, un nectar sombre comme du sang de taureau.

— J'ai reçu de nouvelles partitions, dit-il. Des manuscrits originaux de Paganini. Je veux que tu les étudies. Tu deviendras la théorie de la perfection, à défaut d'en être l'interprète. Je veux que tu sois mon érudite de la douleur.

— Si c'est ce que tu désires, Julian.

C'est une nouvelle torture. M'obliger à lire ce que je ne pourrai plus jamais faire chanter. Il veut que je contemple l'abîme de mon impuissance quotidienne. Je m'approche de lui. Je me laisse glisser sur ses genoux. La soie de ma robe glisse contre son pantalon. Je sens la dureté de ses cuisses. La chaleur envahissante. C'est s'asseoir sur le flanc d'un volcan.

— Prouvez-moi que je vous appartiens, murmuré-je contre ses lèvres.

Il me porte vers les étages. Vers sa chambre, sanctuaire de silice suspendu au-dessus du vide. Il me dépose sur le lit. Le drap de soie noire est froid sous mes jambes nues. Il me surplombe. Colonne de ténèbres. Il prend ma main droite. Il fait glisser son pouce sur la cicatrice qui barre mon poignet. Le contact est électrique. Un dégoût qui remonte jusqu'à ma nuque.

— Regarde-moi, ordonne-t-il.

Je lève les yeux vers lui. Pupilles dilatées. Regard voilé de soumission feinte. Il fond sur moi. Son baiser est une exécution. Il cherche à dévorer mon souffle. Je réponds avec une ferveur calculée, cambrant mon corps, laissant mes ongles s'enfoncer dans son dos.

"Il est à moi", pense une voix froide au fond de mon esprit. "Il est tombé."

Plus tard, l'aube entre dans la chambre comme un scalpel. Julian dort encore. Son bras est une barre de fer jetée en travers de ma taille. Une entrave. Dans la lumière crue, son profil est d'une beauté inhumaine. Je regarde mes mains. Ces cicatrices sont les stigmates de ma nouvelle religion.

Il bouge. Frémissement sous sa peau. Je ferme les yeux. Je simule le réveil d'une créature brisée. Ses doigts frôlent ma joue. Caresse de velours. Griffes d'acier.

— Tu es à ta place, ici, murmure-t-il. Dans le creux de ma main.

— Je sais, je murmure. Je ne veux plus lutter.

L'eau de la douche est brûlante. Julian me lave. C'est une inspection. Il décape chaque centimètre de ma peau comme s'il voulait effacer tout ce qui n'est pas lui. Il me plaque contre la pierre froide. Le contraste entre l'eau et la roche m'arrache un cri. Il me possède avec une violence chirurgicale. Une précision de mécanicien qui remet une pièce en place.

Je subis. J'absorbe sa rage. Je transforme la douleur en une partition complexe. Plus il croit m'écraser, plus il me donne les armes pour le détruire. Quand il a fini, il sort sans un mot. Il sait que je ne partirai pas. Où irais-je ? Il est le seul feu dans ce désert

de glace.

Je sors à mon tour, le corps marqué de rouge. Je revêts la robe de laine noire qu'il a choisie. Une armure de deuil pour une vie que je ne regrette plus. Je marche vers le miroir de la galerie. Mon visage est une page blanche. Mes yeux sont deux puits d'encre. Je ne me reconnais plus. C'est exactement ce qu'il me faut.

Je caresse la cicatrice sur ma main gauche. Elle ne me fait plus mal. Elle me dicte le tempo.

Adagio. Crescendo. Fortissimo.

Le concert va commencer, Julian. Et tu n'as aucune idée du rôle que je t'ai réservé. Une corde de violon ne sert pas qu'à la musique. Entre des mains expertes, elle devient un lacet de étrangleur.

Je souris à mon reflet. Un sourire parfait. Dénué de vie. Je vais devenir ton air, ta nourriture, ton sang. Jusqu'à ce que tu ne puisses plus respirer sans moi.

Et c'est là que je te couperai le souffle.

Chapitre 12

Le Miroir Déformant

L'air est un rasoir. Il incise ma gorge à chaque inspiration, chargé de cette odeur de térébenthine et de cire froide qui définit l'empire de Julian Vane. Dehors, les Alpes ne sont qu'un hurlement blanc, un chaos vertical qui s'écrase contre les parois de verre du manoir. Ici, tout est ordre. Tout est silence. Une texture de velours noir qui m'étouffe et m'exalte.

Je regarde mes mains. Ces deux étrangères posées sur mes cuisses, dont les cicatrices luisent sous la lumière crue. Ma main gauche n'est plus qu'un vestige. Un instrument brisé que mon bourreau contemple comme une relique sacrée. Mes tendons ne sont plus que des fils de fer chauffés à blanc. Sous l'effort, j'entends le craquement sec de l'os, une percussion sourde qui me rappelle ma condition d'objet d'art mutilé.

Ce matin, le jeu change.

Le bruit de ses pas sur le marbre est un métronome. Inflexible. Julian ne marche pas, il scande l'espace. Il mesure sa possession. Je ferme les yeux. Je visualise sa silhouette : cette verticalité de prédateur, l'ajustement millimétré de son costume qui fait partie de son anatomie. L'absence totale de rides sur son visage. Le temps n'ose pas marquer une peau aussi impitoyable.

Je me lève. Mes mouvements sont calculés. J'ai passé des heures à l'observer à travers les reflets. J'ai mémorisé l'inclinaison de sa tête. La façon dont il aligne ses plumes d'oie sur son bureau d'ébène, parallèlement au bord, avec une précision qui frise la démence.

Je me dirige vers son sanctuaire, le centre névralgique de sa paranoïa organisée. Le froid minéral me fait frissonner. Je ne recule pas. Je tends ma main valide et je commence à déplacer les objets. Un centimètre vers la gauche pour le coupe-papier. Un angle de quarante-cinq degrés pour le flacon d'encre. Je dispose ses partitions non plus par ordre chronologique, mais par intensité chromatique de l'encre.

Je ne suis plus Sienna. Je suis son écho. Le reflet qui bouge avant que le corps ne s'exécute.

L'air se raréfie. Il est derrière moi. Une colonne de glace qui brûle ma nuque. Je ne me retourne pas. Mes doigts effleurent le cuir du sous-main avec la même dévotion maniaque que les siens.

— Sienna.

Son grain de voix. Une basse profonde, dénuée d'émotion humaine. Une vibration qui émane des fondations de la montagne.

— Le désordre est une insulte à la géométrie de ce lieu, Julian.

Ma voix est lisse, tranchante comme le verre. Je me retourne lentement. Il est encadré par les rayonnages, une figure d'ombre et de soie noire. Ses yeux, d'un gris d'orage figé, parcourent le bureau. Je vois le moment exact où il s'aperçoit que l'ordre n'a pas été rompu, mais **imité**. Il y a une faille imperceptible dans sa posture. Un millimètre de décalage dans le port de son poids.

Il avance. Chaque pas est une menace feutrée. Il s'arrête si près que je peux sentir son odeur. Santal, fer et pluie acide. Quelque chose de sec qui évoque les cercueils de cèdre. Ses doigts, d'une pâleur de marbre, s'approchent. Je ne cille pas. Il effleure le contour de ma joue. Un incendie de glace.

— Vous jouez à un jeu dangereux. Vouloir habiter l'esprit de son maître est une mutinerie.

— Est-ce de la mutinerie que de devenir ce que vous avez exigé ? Une œuvre d'art n'a pas de volonté, Julian. Elle reflète simplement la lumière.

Je soutiens son regard. C'est une épreuve de force. Mes poumons brûlent. Je vois l'éclat de sa pupille se rétracter. Il cherche la proie, il ne trouve qu'un miroir.

— Vous imitez mes tics, Sienna. Mais le contrôle n'est pas un costume. C'est une pathologie.

— Alors nous sommes tous les deux malades. Car je ne supporte plus que ce coupe-papier soit de travers. Cela me... gratte à l'intérieur du crâne. Exactement comme vous.

Le silence retombe. Le vent frappe les vitres avec une telle rage que le manoir semble gémir. Pour la première fois, je vois un doute passer dans ses yeux. Fugace. L'espace d'un battement de cil.

— Allez dans la salle de musique, ordonne-t-il, sa voix reprenant sa dureté de granit. Le violon vous attend. Montrez-moi la perfection que j'ai instillée en vous. Ou montrez-moi votre échec.

Je m'incline. Trente degrés. Précisément ce qu'il attend.

La salle de musique est une cage de verre suspendue au-dessus du vide. Au centre, sur un socle de velours rouge comme une mare de sang frais, repose le Guarneri. Me donner l'absolu alors que je suis brisée : sa cruauté la plus raffinée.

Je saisis l'archet. Ma main gauche se referme sur le manche. La douleur est

immédiate. Un éclair électrique qui part de mes tendons de fer. Mon visage reste de marbre. Je commence à jouer. Pas une mélodie. Une note unique. Un La. Pur. Froid. Interminable.

Je tire l'archet avec une régularité de métronome. Je tiens la note. Trente secondes. Mes nerfs se tordent dans ma paume brisée. Je suis une machine. Sa machine. Soudain, je change de rythme. J'attaque des accords dissonants, brutaux. Une dissection acoustique. Je joue le rythme de sa respiration. La cadence de ses pas la nuit.

Dans le reflet du verre, je vois sa silhouette s'approcher de la vitre. Il est fasciné. Il est horrifié. Il se voit en moi, réduit à une suite de fréquences.

Je m'arrête brusquement. Le silence s'engouffre dans mes oreilles comme de l'eau glacée. Je repose le violon. Je sors sans un mot.

En traversant le couloir, je m'arrête devant un miroir doré. Mes traits sont tirés, mes yeux sont deux puits d'ombre. Mon visage a pris cette teinte d'ivoire ancien, cette indifférence souveraine qui lui appartient. Pour vaincre le monstre, il faut devenir le labyrinthe.

Je rentre dans ma chambre. Cent coups de brosse. Pas un de plus. Le heurtoir résonne. Trois coups secs. Sa signature.

— Entrez.

Il ne reste pas sur le seuil. Il pénètre dans mon intimité. Je sens la tension dans ses épaules, ses doigts crispés sur le pommeau d'ébène de sa canne. Il se place derrière moi. Deux spectres dans une cage de verre.

— Ce que vous avez fait dans la salle de musique... C'était une insulte.

— C'était un hommage, Julian. J'essaie d'être à la hauteur de la collection.

Il pose ses mains sur mes épaules. Sa poigne est de fer. Je ne bronche pas. Je souris au miroir. Un étirement de la peau qui ne touche pas mes yeux.

— Vous croyez que parce que vous avez appris à ranger un bureau, vous possédez les clés de ce manoir ?

— Je ne possède rien, Julian. C'est vous qui possédez tout. Y compris ma haine et ma folie. Regardez-nous.

Je lève ma main brisée et je la pose sur la sienne.

— Nous nous ressemblons enfin. Est-ce cela qui vous fait peur ? Voir votre création avec votre propre visage ?

Il se penche vers mon oreille, son souffle froid contre mon cou.

— Ce qui me fait peur, Sienna, c'est que je commence à avoir envie de briser le miroir pour voir s'il reste déjà plus que moi dessous.

Ses lèvres s'écrasent sur les miennes. Un assaut. Une tentative de reconquête. C'est un naufrage. Je mords, je griffe, je m'approprie sa violence. Nous tombons sur le lit, un enchevêtrement de membres et de rancœur. Je sens son cœur battre. Un rythme chaotique. La symphonie déraille.

Il s'arrête brusquement. Il se lève, rajuste ses vêtements avec une hâte qui trahit son trouble. Il se dirige vers la porte. Avant de sortir, il s'arrête devant une petite statuette de bronze sur ma commode. Elle est légèrement de biais.

Il tend la main. Son doigt tremble. Il ne la redresse pas. Il la regarde, il hésite, et il sort en la laissant ainsi. Sa première capitulation face au désordre.

Un frisson de triomphe traverse ma colonne vertébrale. J'ai brisé son rythme. Je me lève. Je vais vers la statuette. Je ne la remets pas droite.

D'un geste lent, chirurgical, je la pousse d'un millimètre supplémentaire vers le bord du plateau. Je la place en équilibre précaire, menaçante, prête à s'écraser au moindre souffle. L'ordre n'est plus sa prison, c'est la mienne. Et bientôt, c'est lui qui suppliera pour que le silence revienne.

Chapitre 13

La Fêlure de Verre

Le vent hurle contre les baies vitrées, un cri de loup blessé qui déchire le silence minéral de ce mausolée de verre. Ici, à cette altitude, l'air est si rare qu'il semble brûler les poumons. Une morsure d'azote qui pétrifie tout, même les souvenirs. Je suis assise devant le piano à queue, un Steinway d'un noir d'ébène dont le vernis reflète mon visage pâle, mes traits tirés, et surtout, ces mains. Mes mains. Dix cicatrices blanchâtres, un réseau de tranchées qui parcourent ma peau comme une carte de ma propre déchéance.

L'odeur est partout. Ce parfum entêtant de térébenthine, de colophane et de bois précieux, mêlé à la froideur de la pierre brute. C'est l'odeur de ma cage. C'est l'odeur de Julian.

Je ne l'ai pas entendu entrer. Il ne marche pas. Il glisse. Une ombre qui déplace les molécules d'air avant même de se manifester. Je sens son regard. Une pression thermique dans ma nuque. Un poids invisible qui m'oblige à me redresser, à cambrer le dos jusqu'à la douleur. Il est là, dans le repli de l'ombre, derrière le reflet de la lune qui frappe le verre.

— Joue, Sienna.

Sa voix est une gouge. Basse. Dénuée de toute chaleur humaine. Une lame de fond qui remonte de l'abîme. Elle ne demande pas. Elle ordonne. Elle scelle le destin des choses.

Je pose mes doigts sur l'ivoire froid. Mes articulations craquent. Un rappel grinçant

de la nuit où tout a basculé. De la nuit où il a décidé que si je ne pouvais plus être sa muse parfaite, je serais sa plus belle ruine. Mes doigts tremblent. C'est une faiblesse qu'il déteste. Je le sais. Je sens sa désapprobation comme une chute de température dans la pièce.

— Je ne peux pas, Julian. Le froid... mes nerfs...

— Le froid n'est qu'une excuse pour les médiocres. Tu n'es pas médiocre, n'est-ce pas ? Tu es mon chef-d'œuvre. Et un chef-d'œuvre ne discute pas son cadre.

Il s'approche. Je ne vois pas son visage, seulement le mouvement de ses mains aux poignets enserrés par des boutons de manchette en argent, froids comme des incisives de serpent. Il s'arrête juste derrière moi. Sa chaleur est une insulte au gel ambiant. Il ne me touche pas, pas encore, mais l'espace entre nous crépite d'une électricité malsaine.

Je commence. Une étude de Chopin. La "Révolutionnaire". Un choix ironique. Presque suicidaire. Mes doigts heurtent les touches. La douleur irradie instantanément. Un courant électrique qui me donne envie de hurler. Je serre les dents. Je joue avec la rage de celle qui n'a plus rien à perdre, sinon son âme.

Soudain, je le sens se tendre. Ce n'est pas la tension habituelle de l'esthète qui juge une note. C'est autre chose. Une rigidité brusque. Un arrêt respiratoire. Je bifurque. Sans réfléchir, guidée par une intuition féroce, je quitte Chopin pour une mélodie plus sombre, plus archaïque. Une sonate de Tartini. Le Trille du Diable.

Le silence de Julian change de texture. Il n'est plus de l'acier. Il devient du verre sous tension.

Je me souviens de ce que j'ai trouvé hier dans le double fond de la bibliothèque du petit salon. Une partition jaunie. Une écriture féminine, impitoyable, barrée de rouge

à chaque "erreur". Et cette photo cachée derrière : une femme à la beauté hiératique, tenant un violon comme une arme de guerre. Un enfant à ses pieds dont les yeux ne reflétaient que la terreur.

Je force sur mon auriculaire gauche, celui qui ne répond presque plus. La note est brève, sèche, presque fausse. Je recommence le motif. Une répétition maniaque. Obsessionnelle. Je joue comme une mère qui corrigerait son enfant avec une règle de fer.

— Arrête, murmure-t-il.

Sa voix a changé. Le tranchant s'est ébréché. Il y a un grain de sable dans l'engrenage parfait de son autorité.

Je ne m'arrête pas. Au contraire, j'accélère. Je martèle les touches. Je veux que le son remplisse chaque centimètre carré de ce manoir maudit. Je veux que la résonance brise les baies vitrées. Je joue la perfection qu'on a enfoncée dans sa gorge jusqu'à l'étouffement.

— J'ai dit : arrête.

Une main se plaque sur les miennes. Elle écrase mes doigts contre le clavier dans un accord discordant et violent qui fait vibrer les cordes du piano comme un cri d'agonie. Le poids de sa paume est immense. Il me maintient prisonnière de l'instrument.

Je lève les yeux vers lui. Pour la première fois, l'obscurité ne suffit plus à masquer ce qui l'habite. Ses pupilles sont dilatées. Elles dévorent l'iris clair. Il respire vite. Trop vite pour l'homme de marbre qu'il prétend être. L'odeur de santal est troublée par une note plus âcre. La sueur du souvenir.

— Cette mélodie... souffle-t-il. Son souffle est chaud contre ma tempe. Un contraste atroce avec la glace de sa main. Qui t'a permis ?

Je ne baisse pas les yeux. Je savoure cet instant. La proie vient de mordre le prédateur. Le goût du sang est enivrant.

— C'est beau, n'est-ce pas ? C'est... académique. Pur. Sans aucune place pour l'erreur. C'est ainsi qu'elle voulait que tu joues, Julian ? Sans jamais faillir ?

Sa main se crispe sur mes doigts brisés. La douleur est fulgurante. Une explosion blanche dans mon cerveau. Je ne cille pas. Je laisse le masque de la soumission se fissurer pour laisser apparaître le sourire d'une femme qui vient de trouver le point d'insertion de la lame. Ses jointures blanchissent. Sa mâchoire se contracte avec une violence telle que je crois entendre ses dents craquer. Il ne répond pas. Le silence de Julian est devenu un gouffre.

— Tu joues un jeu dangereux, Sienna. Tu penses avoir trouvé une faille. Tu penses que ce manoir a des murs qui parlent.

— Les murs sont de verre, Julian. Tout finit par se voir à travers. Même les fantômes qu'on essaie d'enterrer sous des couches de vernis.

Il se penche davantage. Son visage est à quelques millimètres du mien. Je vois le reflet de la lune dans ses yeux, une lueur froide et dévastée. Il me domine de toute sa stature, m'écrasant contre le tabouret, ses doigts s'enfonçant dans ma chair meurtrie.

— Elle n'est rien, finit-il par cracher.

Mais sa voix tremble d'une fureur contenue qui trahit son mensonge.

— Elle est morte dans le froid, tout comme ce que tu essaies de faire naître ici mourra

avant l'aube.

Il lâche mes mains brusquement, comme si ma peau le brûlait. Il recule d'un pas, rentrant dans l'ombre, cherchant à retrouver sa contenance. Cette armure de perfection qui lui sert de peau. Mais le mal est fait. L'air de la pièce est saturé de son passé.

Je regarde mes mains sur le clavier. Elles sont rouges du sang qui reflue dans les cicatrices. Je ressens une puissance que je n'avais pas connue depuis l'accident. Ce n'est plus la puissance de la musique. C'est celle de la destruction.

Julian ne répond plus. Son silence est devenu une arme de défense. Je l'entends seulement reculer. Le bruit de ses pas sur le parquet résonne comme des coups de feu dans la nuit hivernale.

— Demain, dit-il enfin. Sa voix a retrouvé sa sécheresse habituelle. Voilée. Demain, tu reprendras les exercices techniques. Huit heures. Si tes mains ne sont pas capables de suivre, je trouverai un autre moyen de te faire comprendre l'importance de la discipline.

Il quitte la pièce. La porte se referme avec un bruit sourd qui fait vibrer les vitres.

Je reste seule dans le noir. Le souffle court. Le cœur battant contre mes côtes comme un oiseau en cage. Le froid reprend ses droits. Il s'insinue sous mes vêtements. Je ne frissonne pas. Pour la première fois depuis que je suis enfermée dans cette prison de luxe, j'ai chaud. Une chaleur sombre. Toxique. Qui irrigue mes veines.

Je pose à nouveau mes mains sur le piano. Je ne joue pas. Je caresse les touches comme on caresse le manche d'un couteau.

L'image de la femme sur la photo me revient. Ses yeux étaient les mêmes que ceux de

Julian. Vides de toute compassion. Remplis d'une exigence qui ne s'arrête qu'à la mort. Elle l'a brisé. Elle a fait de lui ce monstre obsessionnel qui collectionne les êtres comme des trophées de chasse.

Et moi, je vais utiliser chaque débris de son enfance pour construire mon propre trône.

Je me lève. Mes jambes chancellent. Je m'approche de la grande baie vitrée qui surplombe le précipice. En bas, la vallée est invisible. Noyée dans un océan de nuages et de neige. Le manoir semble flotter dans le vide. Une arche de Noé pour les damnés.

Je sais qu'il m'observe d'une autre pièce. Je sais qu'il est derrière l'un de ces miroirs sans tain. Je sens son regard sur ma nuque. Un baiser de givre. Je défais lentement le ruban qui retient mes cheveux. Ils tombent sur mes épaules. Un rideau sombre. Je me tourne vers l'ombre où je devine sa présence. Je ne feins plus la peur. Je feins l'abandon.

— Tu ne pourras pas tout contrôler, Julian, murmuré-je pour moi-même.

Le système acoustique ultra-sensible portera mes paroles jusqu'à ses oreilles.

— La musique est faite de silences. Et tes silences crient plus fort que tes ordres.

Je quitte la salle de musique. Mes pas sont légers sur le marbre froid du couloir. L'odeur de térébenthine me suit. Une signature. Chaque œuvre d'art accrochée aux murs me semble soudain moins intimidante. Ce ne sont que des objets. Il n'est qu'un objet.

En regagnant ma chambre, je passe devant son bureau. La porte est entrouverte. Un rai de lumière dorée s'échappe. Elle tranche l'obscurité comme une plaie ouverte. Je

m'arrête. Mon cœur s'emballe. C'est une imprudence. Une provocation inutile. Je pousse la porte.

La pièce est saturée de l'odeur de vieux papier et de cuir. Des étagères montent jusqu'au plafond. Elles ploient sous le poids de traités de musique et de psychologie. Au centre, un bureau massif en chêne brûlé. Et là, posé bien en évidence sous la lampe, le violon de la photo.

Le Stradivarius.

Ses courbes sont obscènes dans la lumière crue. Le bois brille d'un éclat rouge sang. Poli par des décennies de mains impitoyables. Je m'approche. Fascinée. Je tends une main. Mes doigts me picotent. Toucher cet instrument, c'est toucher le cœur du traumatisme de Julian. C'est toucher l'origine de sa cruauté.

Alors que mes doigts ne sont plus qu'à quelques centimètres du vernis centenaire, une voix surgit de l'obscurité.

— Ne le touche pas.

Ce n'est pas un ordre. C'est un avertissement. Chargé d'une violence si pure qu'elle me cloue sur place. Julian est assis dans un fauteuil club. Dans le coin le plus sombre. Un verre de liquide ambré à la main. Il ne bouge pas. Il fait partie des ombres.

— Pourquoi ? C'est trop précieux pour mes mains souillées ? demandé-je, ma voix tremblante de cette audace nouvelle.

— C'est trop dangereux pour ton âme, Sienna.

Il se lève. Il vient vers moi avec une lenteur calculée. La lumière de la lampe accroche le bas de son visage. Une mâchoire contractée. Des lèvres amincies par la

tension. Il s'arrête de l'autre côté du bureau.

— Tu cherches la fêlure de verre, n'est-ce pas ? Tu veux voir si je me brise.

Il pose son verre sur le bureau avec une précision chirurgicale. Pas un bruit. Pas une goutte ne déborde.

— On se brise tous, Julian. Toi plus que les autres. Tu as juste appris à recoller les morceaux avec tellement de soin qu'on finit par croire que les cicatrices sont des ornements.

Ses yeux s'ancrent dans les miens. Un duel silencieux. Chaque seconde pèse des tonnes. Je sens l'odeur du whisky et de la glace. Un mélange de décadence et de rigueur.

— Si tu continues à creuser, Sienna, tu pourrais ne pas aimer ce que tu vas déterrer. Les monstres ne naissent pas. Ils sont fabriqués. Et celui qui m'a fabriqué n'avait aucune pitié pour les fausses notes.

— Je n'ai pas peur de la pitié, Julian. J'ai peur de l'indifférence. Et tu es tout sauf indifférent à mon égard.

Il tend la main. Je m'attends à une gifle. À une étreinte brutale. Mais il saisit simplement une mèche de mes cheveux. Il l'enroule autour de son index avec une lenteur qui me donne la nausée et m'excite tout à la fois. La tension érotique est un poison que nous buvons tous les deux.

— Dors, Sienna. Demain, la musique reprendra. Et je t'assure que tu oublieras tout de mes silences.

Il lâche mes cheveux et s'efface dans l'obscurité. Je reste seule dans le bureau, face au

violon rouge. Mon reflet déformé dans le vernis me renvoie l'image d'une femme qui vient d'apprendre que la plus terrible des armes n'est pas un archet. C'est un secret.

Le vent frappe à nouveau contre le manoir. La fêlure est là. Je l'ai entendue. Il ne reste plus qu'à appuyer dessus jusqu'à ce que tout explose.

Chapitre 14

Nuit Minérale

L'air est un rasoir. Il tranche les poumons, fige le sang avant même qu'il n'atteigne l'extrémité de mes doigts, ces membres inutiles qui pendent au bout de mes bras comme des trophées de guerre mal emballés. Dans ce manoir suspendu entre le ciel et l'abîme, le silence n'est jamais une absence de bruit ; c'est une présence. C'est le hurlement des sommets, étouffé par des triples vitrages, qui résonne dans mon crâne comme une dissonance qui refuse de se résoudre.

Je glisse dans le couloir de marbre sombre. Mes pas sont muets. J'ai appris à m'effacer, à devenir l'ombre qu'il exige. Julian m'attend. Je le sais. Je le sens. Son obsession est un fil invisible attaché à ma gorge. Chaque fois qu'il tire, je vacille.

La porte de la salle d'eau, une plaque de basalte massif, pivote sans un souffle. La vapeur m'accueille. Épaisse. Saturée de l'odeur de la pierre mouillée et de térébenthine. La pièce est une excavation brute dans le flanc de la montagne. Ici, le luxe est une violence faite à la matière. Au centre, le bassin. Une faille remplie d'une eau noire, immobile, comme un miroir d'obsidienne.

Il est là.

Silhouette découpée contre la vitre monumentale. Dehors, la tempête alpine s'écrase contre la paroi en éclats de verre. À l'intérieur, tout est figé. Julian est debout, les mains jointes dans le dos. Il observe le précipice avec la rigidité d'un souverain ou d'un prédateur s'assurant que sa proie n'a pas bougé pendant la nuit.

— Tu as mis du temps, Sienna.

Sa voix est un murmure de basse. Une vibration viscérale. Ce n'est pas une question, c'est un constat de défaillance. Il ne se retourne pas. Il sature l'air de sa seule volonté.

— Le froid ralentit mes mouvements, Julian. Tu le sais.

Je soulève mes mains. À la lumière crue, elles ressemblent à des sculptures ratées. Les cicatrices barrent mes phalanges, déforment mes articulations. Son œuvre. Il est le luthier qui a brisé l'instrument pour en étudier le mécanisme.

Il se retourne enfin. Son visage est une étude de contrastes. Des traits d'une noblesse insultante, une mâchoire taillée dans le granit, et ces yeux... des lames de scalpel. Il ne voit pas une femme. Il voit une matière à pétrir.

— Approche.

Je dénoue ma robe de chambre. Elle glisse, mue inutile. Je suis nue face à lui, face au gel. Sous son regard, je n'ai plus de peau. Il voit mes nerfs. Il voit la petite flamme de haine que j'entretiens comme une relique.

Je descends les marches. L'eau est brûlante. Elle saisit mes jambes, remonte le long de mes cuisses. Une agression thermique. Julian sourit à peine. Ce n'est pas du plaisir. C'est la reconnaissance du dompteur devant la bête qui tressaille.

— Viens ici.

Je nage vers lui. L'eau est lourde, visqueuse. Il s'assoit sur le rebord immergé, m'attendant avec une patience minérale. Quand j'arrive à sa portée, il tend une main. Ses doigts sont longs. Précis. Il saisit mon poignet gauche, là où l'archet a cessé de chanter. Sa poigne est totale. Je suis ancrée à lui.

— Sens-tu cela ? chuchote-t-il en passant son pouce sur la marque boursouflée. La résonance. Ton corps se souvient.

Il tire sur mon bras, m'obligeant à me coller contre lui. Sa peau est sèche. Électrique. Je pose mes mains sur ses épaules. Mes doigts déformés s'accrochent à sa chair. Je sens la puissance de ses muscles. La stabilité d'un homme qui n'a jamais douté de son droit de possession.

— Tu penses m'avoir libérée, Julian ? je souffle. Tu penses que je suis ton œuvre ?

Ses pupilles se dilatent. Sa respiration se fait plus courte. Un infime tressaillement au coin de sa lèvre trahit une curiosité sombre.

— Tu n'as rien créé. Tu as juste enlevé le vernis. Ce que tu vois là, cette douleur, ce besoin de te détruire en retour... c'est moi. Et tu en as faim.

Je serre mes doigts autour de son cou. Juste assez pour qu'il sente le pouls de sa propre vulnérabilité sous ma paume mutilée. L'eau bouillonne autour de nous. Il reste immobile, mais je sens la tension dans ses cervicales. Il pourrait me noyer d'un geste. Il ne le fera pas. Il a enfin trouvé ce qu'il cherchait : une créature capable de soutenir son regard sans s'effondrer.

— Tu es vide, Julian. Tu collectionnes les beautés parce que tu es un désert. Tu as besoin de ma douleur pour savoir que tu existes.

Sa main quitte mon poignet. Elle s'enfonce dans mes cheveux. Il me tire violemment la tête en arrière. Mon cou est exposé. Ses yeux brûlent d'une lueur effrayante. C'est la fissure. Dans l'intensité de son refus de perdre le contrôle, il me donne les clés de sa prison.

— Tu joues un jeu dangereux, Sienna. Sa voix n'est plus qu'un grognement sourd.

— Je ne joue pas. J'accorde l'instrument.

Je ris doucement, un son rauque qui se perd dans la vapeur. Je fais glisser mon corps contre le sien. La pierre brute écorche mon dos. Il me presse contre la paroi. La douleur est une note claire. Pure. Je l'accueille.

Ses lèvres s'écrasent sur les miennes. Une collision de solitudes féroces. Le goût du fer. Le goût de l'hiver. Ses mains descendent le long de mon dos. Elles explorent chaque vertèbre. Il me traque à l'intérieur de mon propre corps. Et je m'ouvre à lui, non par soumission, mais par stratégie. Chaque caresse qu'il donne est une chaîne que je lui passe au cou.

Je sens son cœur contre ma poitrine. Rythme irrégulier. Chaotique. L'homme de pierre se craquèle. Sous la surface lisse de l'esthète, le vide hurle.

— Tu as faim, Julian. Et je suis le seul repas que tu ne pourras jamais finir de digérer.

Ses ongles s'enfoncent dans ma chair. Il ne dit rien. Son regard est un aveu. Il est accro. Accro à cette résistance, à cette version de moi qu'il a engendrée dans la souffrance. Il a créé son propre tourmenteur.

La vapeur nous enveloppe totalement. Le monde extérieur n'existe plus. Il n'y a que cette chaleur étouffante et l'odeur de la peur transformée en désir. Mes doigts parcourent sa peau, déchiffrent ses muscles, composent une symphonie de provocations. Julian Vane vient de réaliser qu'il a fait entrer dans sa galerie une œuvre qui refuse d'être encadrée. Une œuvre qui commence à dévorer les murs.

Je me laisse glisser plus bas dans l'eau, l'entraînant avec moi vers les profondeurs sombres du bassin. Je suis Sienna. Je suis la violoniste aux mains brisées. Et ce soir, le plus beau des sons est celui d'une âme qui se déchire.

Le silence du manoir est rompu par le clapotis de l'eau et nos respirations mêlées.
Musique sauvage. Sans mesure. La seule qu'il mérite d'entendre. Ses lèvres
descendent dans mon cou. Il cherche mon pouls. Il s'y abreuve. Il est pris dans le
piège de sa propre fixation. Et dans son aliénation, je trouve ma victoire.

La proie a mordu le chasseur. Le venin fait son effet.

Mineral. Éternel. Toxique.

Nous sommes le précipice.

Chapitre 15

Le Dilemme du Collectionneur

Le silence ici n'est jamais une absence de bruit ; c'est une matière épaisse, une couche de vernis qui durcit sur mes poumons à chaque inspiration. Dans ce salon de verre suspendu au-dessus du néant alpin, l'hiver ne se contente pas de frapper aux vitres. Il s'insinue. Il pétrifie.

Je suis assise sur le tabouret de cuir brut, mes doigts — ces moignons de talent, ces appendices cicatrisés — posés sur le velours du coffret à violon vide. Je ne joue plus. Je suis l'instrument. Et l'archet, c'est lui.

Julian est là, quelque part dans mon dos. Je n'ai pas besoin de me retourner pour sentir le déplacement de l'air, cette onde de pression atmosphérique qui précède chacune de ses apparitions. Il dégage une odeur de tabac froid et de cèdre, enveloppée dans une aura minérale, presque cryogénique.

Sur le guéridon en fer forgé, un écran luit. Une notification. Un message crypté venant d'un intermédiaire à Londres. Une « pièce exceptionnelle ». Un manuscrit original de Paganini que les musées s'arrachent depuis une décennie. Une proie digne de son appétit de collectionneur. Une pièce qui devrait l'obliger à quitter ce mausolée de pierre, à me laisser respirer une heure, une journée, une éternité.

Mais il ne bouge pas. Ses pas crissent sur le parquet ciré. Lentement. Un rythme métronomique sur lequel mon propre pouls finit par s'aligner. C'est sa première victoire : mon corps qui lui obéit par pur réflexe de survie.

— Tu as les mains froides, Sienna.

Sa voix est un froissement de soie, un chuchotement d'une neutralité effrayante. Elle me parcourt l'échine, réveillant la douleur sourde dans mes phalanges mal ressoudées. Il s'arrête juste derrière moi. Je vois son ombre s'étirer sur le tapis, immense, dévorante. Il ne regarde pas l'écran qui continue de clignoter, réclamant son expertise et ses millions.

Il regarde ma nuque.

— L'offre est arrivée pour le *Capriccio*, murmure-t-il, si près que son souffle soulève une mèche de mes cheveux. Une occasion unique. Le genre de chose pour laquelle j'aurais traversé des océans de sang il y a encore six mois.

Je ne réponds pas. Ma gorge est un nœud de ronces. Je fixe mes mains. Ces lignes blanches qui barrent ma peau sont les seuls bijoux qu'il m'autorise à porter. Il les a tracées, d'une certaine manière. Il a orchestré la chute pour devenir le seul à pouvoir ramasser les morceaux.

— Tu devrais y aller, Julian. Ma voix est rauque, peu habituée à briser le silence de la cage. C'est ce que tu aimes, n'est-ce pas ? Posséder ce que personne d'autre ne peut toucher.

Je sens ses doigts se poser sur mes épaules. La pression est précise. Pas brutale, mais absolue. Il ne me touche pas comme on caresse une femme ; il me touche comme on vérifie la tension d'une corde. Ses pouces glissent vers mes poignets et appuient sur les cicatrices les plus profondes, là où le nerf a été le plus durement broyé. Un spasme violent secoue mon avant-bras, un réflexe viscéral que je ne peux réprimer. Il ne dit rien, mais je sens sa satisfaction dans la rigidité de sa poigne.

— Ce que j'aime, Sienna, c'est l'unicité du désastre. Un manuscrit n'est qu'un papier jauni. Un violon n'est que du bois mort si personne ne peut en tirer un cri.

Il contourne le tabouret. Il est d'une élégance qui frise l'obscénité. Ses yeux sont deux lames de scalpel, d'un gris statuaire qui ne reflète rien, sinon ma propre image de captive. Il jette un regard méprisant vers l'écran qui vibre à nouveau. Le monde extérieur frappe à la porte du monstre. Mais le monstre ne veut plus sortir.

— Ils attendent une réponse. C'est la pièce que tu cherches depuis des années.

— Le Graal est un mythe pour les collectionneurs amateurs, Sienna. J'ai découvert que la possession d'un objet inerte n'offre qu'une satisfaction éphémère. Une fois dans sa vitrine, il meurt. Toi... tu es une œuvre qui respire. Une œuvre qui me hait. Et cette haine est la plus belle symphonie que j'aie jamais entendue.

Il se dirige vers la carafe de cristal. Il verse d'abord un Sauternes onctueux, d'une douceur écœurante, qu'il m'oblige à boire d'un geste du menton. Puis, sans transition, il remplit un second verre d'une absinthe pure, d'un vert trouble. Le choc gustatif est une agression ; l'amertume corrosive foudroie le sucre, brûlant ma gorge comme un aveu de sa cruauté.

— Tu négliges tes affaires, Julian. Tes rivaux vont croire que tu as faibli.

— Qu'ils croient ce qu'ils veulent. Le monde pourrait s'effondrer sous ce précipice, tant que je peux te voir frémir sous mes doigts, rien n'a d'importance.

Il s'installe dans un fauteuil de cuir profond, dans l'ombre portée du piano de concert dont le vernis luit comme une nappe de pétrole.

— Joue pour moi, Sienna. Je veux entendre chaque note que tu ne peux plus atteindre. Offre-moi ton échec comme on offre un sacrifice.

Je m'assois devant l'instrument. L'ivoire des touches est glacé. Je commence une

chaconne de Bach, mais mes articulations coinent. Le son qui s'échappe est une insulte à la musique, un râle de métal et de bois. Je m'arrête, le souffle court, mais sa voix blanche retombe depuis l'obscurité :

— Continue. Ne t'arrête pas au premier sanglot. Ta virtuosité n'était qu'une vanité. Ici, dans ce désastre, il y a enfin de la vérité.

Je force mes doigts à s'écraser sur les touches. La douleur irradie jusqu'à mes épaules. Je transpire malgré le froid de la pièce. Je change soudain de rythme, quittant Bach pour une improvisation atonale, violente, une explosion de notes discordantes qui frappent les murs de verre. C'est un cri de guerre. Je martyrise le piano.

Julian se lève d'un bond. En trois enjambées, il est sur moi. Il m'immobilise contre le tabouret, ses mains pesant sur mes épaules avec une force nouvelle. Son souffle est rapide, désordonné. Pour la première fois, je remarque une fissure. Une fièvre, une brûlure sourde derrière l'iris gris.

— Assez, siffle-t-il.

— Tu n'aimes pas ma musique, Julian ? C'est ton chef-d'œuvre. Tu es en train de tout perdre pour une femme qui te déteste. Est-ce là l'investissement d'un homme brillant ?

Il me retourne avec une brutalité soudaine. Il me surplombe, sa silhouette dévorant toute la lumière.

— L'argent est une abstraction. Mais le pouvoir sur une âme comme la tienne... c'est la seule chose qui vaille. Je pourrais brûler chaque œuvre d'art que je possède, tant que je t'ai ici, sous mes doigts.

Il se dirige vers le bureau de bois sombre. Il prend le téléphone qui hurle une ultime notification de Christie's et, avec un calme olympien, le jette dans les flammes qui

crépitent dans la cheminée monumentale. L'appareil fond, s'embrase. Le lien avec le monde vient de se rompre.

— Le collectionneur est mort, déclare-t-il sans se retourner. Place à l'adorateur.

Il revient vers moi. Le piège s'est refermé, mais je ne suis plus sûre de savoir qui est le prisonnier de l'autre. Julian Vane vient de commettre sa première erreur : il a commencé à avoir besoin de moi. Je sens un pouvoir pervers naître de ma propre mutilation. S'il est prêt à tout perdre pour me garder sous son microscope, alors le rapport de force a changé.

Je ne suis plus seulement sa victime. Je suis son addiction. Et une addiction finit toujours par détruire celui qui succombe.

— Viens ici, Sienna.

C'est un ordre, murmuré mais indiscutable. Je me lève. Mes jambes sont flageolantes, mais je marche vers lui. Le parquet est froid sous mes pieds nus. Chaque pas m'approche un peu plus du bord du gouffre. Je m'arrête à un pas de lui. Il ne se retourne pas. Il regarde les nuages qui s'accrochent aux pics rocheux comme des lambeaux de gaze.

— Regarde ce paysage, dit-il. C'est pur. Inaccessible. C'est ainsi que je t'ai voulue. Ici, ta musique n'est que pour moi. Même si elle n'est faite que de tes silences et de tes soupirs de douleur.

Il se retourne brusquement. Son visage est à quelques centimètres du mien. Ses traits sont tirés. Le collectionneur réalise que l'objet a une volonté propre.

— Tu es ma plus belle ruine, Sienna. Et je ne laisserai personne me détourner de ta contemplation.

Il attrape ma main, l'inspectant comme une gemme présentant des inclusions. Ses doigts parcourent les cicatrices avec une révérence terrifiante. Je soutiens son regard. Je ne baisse pas les yeux. C'est le jeu. Si je cède maintenant, il se lassera. Si je résiste trop, il me brisera davantage. Je dois rester sur cette ligne de crête, là où la souffrance devient une forme de séduction.

— Je comprends que tu es en train de devenir fou, Julian.

— Si la folie est le prix de ta présence absolue, alors je l'embrasse volontiers.

Il resserre sa prise. Sa paume est brûlante contre ma peau glacée. C'est une attraction gravitationnelle. Je veux qu'il m'écrase, je veux qu'il consume ce qu'il reste de ma volonté pour ne plus avoir à porter le poids de ma propre existence brisée.

S'il veut faire de moi sa ruine, je ferai de lui mon naufrage.

— Dis-le, ordonne-t-il. Dis que tu ne veux nulle part ailleurs.

Le mensonge est amer sur ma langue, mais il a le goût de la survie.

— Je n'ai nulle part ailleurs où aller, Julian. Tu as veillé à ce qu'il n'y ait plus rien après toi.

Il semble satisfait. C'est une reddition simulée, un masque de plus, mais il l'accepte. Il a besoin de croire à sa toute-puissance alors même qu'il s'enfonce dans son obsession. Il m'attire brusquement contre lui, sa bouche s'écrasant sur la mienne. Ce n'est pas un baiser, c'est une collision de haine et de besoin. Je sens ses dents marquer ma lèvre, une morsure qui est un sceau.

Il vient de jeter la clé dans les flammes. Le manoir frissonne sous une rafale de vent.

Une vitre craque quelque part. Julian ne lève même pas les sourcils. Il ne s'intéresse plus aux fondations de sa demeure. Il ne s'intéresse qu'à la manière dont la lueur des bougies joue sur mes cicatrices.

C'est délicieux. C'est terrifiant. C'est le début de la fin. Le collectionneur est tombé. La pièce rare l'a dévoré.

Dors bien, Julian. Demain, je te demanderai encore plus. Demain, je te ferai détruire une autre part de toi-même, juste pour voir si tu es capable de dire non. Et je sais déjà que tu ne le pourras pas. Car dans les décombres de mon talent, j'ai trouvé une force bien plus sombre. Je suis le chef d'orchestre de ta ruine. Et la symphonie est sublime.

Chapitre 16

La Symphonie Inachevée

L'ombre de Julian s'allonge sur le parquet de chêne, tache d'encre avide prête à dévorer mes pieds nus. Je ne bouge pas. Je n'ai pas besoin de me retourner pour sentir son regard. Une intensité clinique. Un entomologiste devant une aile de papillon qu'il a lui-même épinglée. L'air sature de térébenthine et de ce froid minéral qui s'insinue par les vitrages monumentaux. Dehors, les Alpes ne sont plus que des dents de quartz déchiquetant un ciel de bitume.

Mes mains reposent sur l'ivoire glacé du piano. Des vestiges. Mes doigts, autrefois agiles, ne sont plus que des ruines de chair. Les cicatrices qui strient mes phalanges — son œuvre, sa signature — tirent sur ma peau dès que je tente de les courber. Un craquement sourd. Une articulation mal soudée qui proteste. Une douleur électrique, un nerf engourdi qui s'éveille en un éclair de feu. C'est un rappel constant : ma musique lui appartient désormais. Il en a brisé le canal pour mieux en garder la source.

— Vous ne jouez pas, Sienna.

Sa voix. Basse. Veloutée. Un automate dépourvu de chaleur humaine. Elle ne vibre pas dans l'air, mais directement contre mes vertèbres. Il est proche. Trop proche. Un souffle froid. Son sillage. Il est là.

— Le silence est la seule partition que mes mains acceptent encore, Julian.

Mon corps trahit ma haine. Une insurrection de la chair. Malgré le dégoût, ma peau frissonne sous l'onde de sa proximité. Une réaction chimique, abjecte et involontaire.

Je sais ce qu'il attend. Il veut que je mendie. Mais ce soir, je change de masque. La victime se drape dans les oripeaux de la muse.

Je lève mes mains mutilées. Je les laisse tomber sur le clavier. Une dissonance brutale. Un cri d'acier qui déchire le manoir. Je sens son tressaillement — une micro-réaction dans son architecture d'os et de marbre. Il déteste le désordre.

— C'est laid, n'est-ce pas ? Cette laideur, c'est votre chef-d'œuvre. Vous avez brisé l'instrument, Julian. Mais l'âme, elle, continue de hurler.

Il se tient là, dans la pénombre. Ses traits possèdent une régularité aristocratique, une beauté si parfaite qu'elle en devient inhumaine. Ses yeux, puits de pétrole, ne reflètent que mon propre reflet brisé. Il ne s'excuse pas. Pour lui, la destruction est une étape nécessaire à la sublimation.

— L'âme est une abstraction pour les faibles, Sienna. Ce qui compte, c'est la structure. La forme. J'ai simplement ajouté la douleur pour compléter la gamme.

— Alors finissons-en. Soyez mes mains. Soyez le prolongement de ma volonté comme j'ai été l'objet de la vôtre. Une œuvre à quatre mains, née de la ruine.

Un silence de plomb. Il sort un trousseau de clés d'argent. Elles brillent comme des dents de loup sur le couvercle du piano.

— La bibliothèque nord, dit-il. Les partitions interdites. Mais sachez une chose : chaque secret aura un prix. Je ne suis pas un mécène, Sienna. Je suis un créancier.

Je saisis le métal. Brûlant de froid. Mes cicatrices tirent, menacent de s'ouvrir sous la pression. Je m'en moque.

— Asseyez-vous.

Il s'installe sur le banc. Sa chaleur m'étouffe, me viole par les pores. Il pose ses mains sur les miennes. Ses doigts longs, prédateurs, forcent mes articulations à se plier. Un craquement. Une ligne de feu remonte jusqu'à mon cerveau. Je ne crie pas. On joue. Une tempête de verre pilé. C'est une dissection sonore. Chaque note est une morsure.

Plus tard, je me glisse dans la bibliothèque. L'obscurité est une substance épaisse. Je trouve les dossiers noirs. Des schémas. Des croquis anatomiques. Mes mains. Cartographiées bien avant l'accident. Il a planifié chaque fracture. Il a dessiné ma ruine avec la dévotion d'un bourreau.

— Tu as trouvé la source de ta douleur, Sienna ?

Sa voix émane des ombres. Il est là. Toujours. Un automate de porcelaine froide.

— Tu m'as brisée pour voir l'intérieur, Julian.

— J'ai trouvé une symphonie.

Il me tend la dernière clé. Celle des archives privées. J'y descends. La pierre brute. L'odeur ferreuse du sang et de la poussière. Je vois les photographies. Des dizaines de visages. Des femmes, des musiciennes, des créatrices. Et sur chaque portrait, une croix rouge.

Je ne suis pas la première. Je suis la dernière d'une lignée de trophées.

Il apparaît sur le seuil, bloc de quartz découpé dans la lumière crue.

— Tu as le choix, Sienna. La mort dans la neige... ou finir l'œuvre avec moi. Deviens mon chef-d'œuvre final.

Le masque fusionne avec ma peau. La haine et le désir se mélangent en une mélasse toxique. Je le regarde, et je vois enfin le vide abyssal derrière ses yeux de prédateur.

— Je vais finir cette symphonie, Julian. Mais ne t'y trompe pas. Ce n'est pas pour toi que je compose. C'est pour moi. Et quand la dernière note résonnera, ce sera toi qui seras le sacrifice.

Je ne suis plus sa muse. Je suis le poison qu'il a lui-même distillé. Et je vais le forcer à l'avaler, note après note.

Chapitre 17

L'Ivresse du Pouvoir

Le givre dessine des arabesques mortuaires sur les immenses parois de verre du salon de musique. Dehors, les Alpes ne sont plus qu'un hurlement blanc, un chaos de cristaux qui s'écrase contre la pierre brute du manoir. Ici, le silence a la consistance du plomb. Il s'insinue dans mes poumons avec cette odeur éternelle de térébenthine et de bois précieux. C'est une cage de cristal suspendue au-dessus du néant, et je suis l'oiseau dont on a brisé les ailes pour s'assurer qu'il ne chantera que pour son geôlier.

Je fixe mes mains. Elles reposent sur mes genoux comme deux étrangères, deux décombres de chair et de cicatrices pâles. Mes doigts, autrefois capables de découper des doubles-croches dans l'éther, ne sont plus que des tiges raides hantées par une agonie métallique. Chaque mouvement est une insulte à la virtuose que j'étais. Julian est là, quelque part dans l'ombre, et je sens son regard couler sur ma nuque comme de la cire brûlante. Il savoure ma déchéance. Il boit ma contemplation amère comme un vin rare.

— Tu n'as pas touché à ton archet aujourd'hui, Sienna.

Sa voix est un violoncelle désaccordé. Basse. Vibrante. Une caresse qui menace de se transformer en strangulation. Je ne me retourne pas. Je refuse de voir le bleu glacé de ses yeux, ce regard de collectionneur qui évalue ma valeur marchande à l'aune de ma souffrance.

— Mes mains ne répondent plus, Julian. Tu le sais mieux que quiconque.

Le cuir de ses chaussures crisse sur le parquet ciré. Il s'approche. L'air autour de lui

se refroidit, ou peut-être est-ce simplement mon sang qui se fige. Il s'arrête juste derrière moi. Je sens la puissance contenue qui émane de lui. Il pose ses mains sur mes épaules. Ses doigts sont longs, d'une précision chirurgicale. Ce sont les mains d'un homme qui sait exactement où appuyer pour briser, et où effleurer pour asservir.

— Elles répondront, murmure-t-il à mon oreille. Je t'ai reconstruite pour cela.

Il descend ses mains le long de mes bras avec une délibération qui me donne la nausée. Mon corps trahit mon esprit. Malgré la haine, ma peau se soulève sous son contact. C'est un réflexe pavlovien. Il m'a brisée, puis il a recollé les morceaux selon son propre dessein.

— Regarde-moi.

Je pivote lentement. Ses traits sont sculptés dans l'ivoire et le mépris. Il y a une beauté cruelle dans son visage, une perfection qui ne tolère aucune faille, sauf celles qu'il décide d'infliger aux autres. Il s'agenouille devant moi. Le geste n'est pas une marque de soumission, mais une appropriation. Il s'empare de mes mains martyrisées, les enfermant dans les siennes. La douleur irradie dans mes poignets, là où les broches maintiennent mes os, mais je ne cille pas.

— Tu te souviens de cette nuit-là ? demande-t-il, sa voix n'est plus qu'un souffle rauque. La pluie sur l'asphalte de Prague. Le crissement des pneus. Ce moment suspendu où tu as compris que ta carrière se terminait.

Mon cœur rate un battement. Les souvenirs remontent, violents, acides. La lumière des phares, le choc, et surtout, ce craquement sec, définitif, dans mes métacarpes. Le son de ma vie qui volait en éclats.

— J'ai regardé chaque seconde, Sienna. J'étais dans la voiture garée juste en face. J'ai vu tes doigts se tordre contre le volant. J'ai vu l'expression sur ton visage quand tu as

compris que tu ne jouerais plus jamais le Concerto de Tchaïkovski. C'était... sublime. Une pureté de douleur que personne n'avait jamais atteinte.

Le monde vacille. Je le savais, au fond de moi. Mais l'entendre le dire avec cette fierté monstrueuse est un nouveau coup de marteau sur mes os brisés. Je veux lui arracher les yeux, enfoncer mes ongles dans sa gorge.

Mais je ne bouge pas. Je reste de marbre. Mieux, j'incline la tête, laissant une mèche de cheveux balayer mon visage, et je laisse couler une larme unique, parfaitement orchestrée. C'est l'instant où le masque fusionne avec ma chair. Je ne suis plus la victime ; je suis l'actrice.

— Tu as tout orchestré, chuchoté-je, feignant une horreur fascinée. L'accident, les chirurgiens qui ont échoué... tout pour que je finisse ici. Dans ta main.

Il resserre sa prise. Ses phalanges blanchissent. Il est à moi, en cet instant. Sa garde est baissée parce qu'il croit m'avoir totalement annihilée.

— Tu étais trop libre, Sienna. La liberté rend le talent vulgaire. Il te fallait un carcan. Il te fallait ce froid, ce manoir, ce silence. Il te fallait *moi*.

Il pose sa tête sur mes genoux. Un geste d'une intimité révoltante. Il cherche un réconfort que seul un monstre peut demander à sa proie. Il pense que cet aveu est le sceau ultime de notre union.

— Tu comprends maintenant pourquoi c'était nécessaire. Dis-le-moi. Dis-moi que tu m'appartiens à cause de cela.

Ma main valide s'élève lentement. Elle survole ses cheveux sombres. Pendant une seconde, mes doigts se crispent, prêts à se transformer en griffes. Puis, je les détends. Je caresse ses cheveux, une douceur empoisonnée.

— Je t'appartiens, Julian. Tu as brisé mes mains, mais tu as ouvert mes yeux.
Personne n'a jamais pu m'aimer avec une telle violence.

C'est un mensonge si pur qu'il en devient une vérité biologique. S'il est le diable, alors je serai son enfer.

— Chante pour moi, Sienna. Prends ton violon. Même si c'est discordant. Même si ça saigne. Je veux entendre le son de ton agonie.

Je me lève, le laissant presque tomber au sol. Je sors le Stradivarius qu'il m'a offert. C'est une insulte en bois de rose. Je cale le menton sur la mentonnière. La douleur dans mon épaule est immédiate, un coup de poignard familial.

Je pose le crin sur la corde. Le son qui en sort est une déchirure. Ce n'est pas de la musique, c'est un râle de métal. Je force mes mains à bouger, je force les os à grincer contre le fer. Je joue la haine, je joue la trahison, je joue le moment où il a tourné le volant pour me percuter.

Je le regarde se délecter de ce carnage sonore. Il ferme les yeux, son torse se soulevant au rythme de mes fausses notes. C'est sa faiblesse. Son obsession pour ma douleur le rend aveugle à ma métamorphose. Il ne comprend pas que je suis en train d'apprendre à aimer le goût du sang dans ma bouche.

Le morceau s'achève sur une note stridente, un sifflement qui semble briser le verre des fenêtres. Julian s'approche et me porte vers l'obscurité de la chambre. Une pensée unique, glaciale, tourne en boucle dans mon esprit :

Tu m'as donné les clés de ton royaume en m'avouant tes crimes, Julian. Tu penses que je suis ton œuvre, mais je suis ton testament.

Il me dépose sur les draps de soie noire. L'odeur de Julian m'envahit : tabac froid, santal et cette pointe métallique de sang. C'est l'odeur de celui qui n'a jamais eu à demander pardon.

— Dis-le encore, ordonne-t-il.

— Je suis à toi, Julian. Mon souffle, ma douleur, chaque note que je ne jouerai plus jamais... tout t'appartient.

Je vois sa pupille se dilater. Il savoure ma soumission comme un trophée qu'il a mis des années à sculpter. Il se redresse, sa silhouette découpée par les reflets orangés des flammes. Derrière lui, la tempête alpine déchire le ciel.

— Tu n'as aucune idée de ce que j'ai dû sacrifier pour en arriver là, murmure-t-il.

C'est là. Le premier éclat dans l'armure. L'ivresse du pouvoir le rend bavard. Il a besoin que sa victime valide le génie de son crime pour que son triomphe soit total.

— Tu étais trop lumineuse, Sienna. Le monde te dévorait. Je devais briser l'instrument pour posséder la muse. Je voulais que tu sois vide, pour que je puisse te remplir de moi-même.

Il s'allonge sur moi, cherchant une absolution par le baiser. Il veut être aimé pour sa cruauté, pas malgré elle.

— Tu m'as sauvée de la médiocrité du succès, je murmure, ma main caressant ses cheveux avec une lenteur calculée. Tu m'as offert le silence.

Il me possède avec une autorité tranquille. Chaque centimètre de peau qu'il effleure déclenche un cri intérieur que j'étouffe sous un gémissement de plaisir feint. Je dois être le marbre qui s'assouplit sous les doigts du sculpteur.

Alors qu'il s'enfonce en moi, je me détache de mon corps. Je l'observe d'en haut, ce collectionneur obsédé. C'est une danse macabre.

— Dis mon nom. Dis-le comme si c'était ton seul dieu.

— Julian...

Je le prononce avec une dévotion feutrée. Il est à son apogée. Il croit que le secret partagé est le ciment de notre union. Il ne voit pas que dans mes yeux, le reflet des flammes est celui de l'incendie que je vais allumer dans sa vie.

Julian finit par s'effondrer contre moi, le cœur battant la chamade. Il s'apaise sur mon corps. C'est sa plus grande erreur. On ne s'apaise jamais sur le corps d'un ennemi vaincu.

Je passe mes doigts dans ses cheveux. Une caresse de veuve.

— Dors, mon amour. Demain, le monde sera encore à toi.

Mais la nuit m'appartient. Julian s'endort, bercé par l'illusion de son contrôle. Il ne sait pas que je viens de lui voler sa sécurité. Dans ce manoir suspendu au-dessus du précipice, le plus dangereux n'est pas la chute. C'est celle qui vous tient la main en vous promettant que vous volez.

Je reste immobile, une statue de chair. La symphonie de la vengeance vient de commencer son premier mouvement. Un adagio, lent et cruel.

Le prédateur dort. La proie a les crocs sortis.

Chapitre 18

Le Piège de Cristal

L'air est si froid qu'il semble se briser dans mes poumons à chaque inspiration. Le manoir gémit sous l'assaut du blizzard, un loup de pierre et de silice hurlant à la lune morte des Alpes. Ici, à cette altitude, le silence n'est jamais tout à fait vide ; il est habité par le sifflement du vent qui s'engouffre dans les jointures invisibles des baies vitrées, un staccato de glace contre les parois vitrifiées.

Je tiens le scalpel entre mes doigts malhabiles. Mes mains, autrefois capables de tirer des sanglots d'un Stradivarius, ne sont plus que des assemblages de cicatrices et de raideurs. Chaque phalange est un monument à ma chute. La douleur résiduelle crépite sous ma peau comme un courant électrique de basse intensité. Ma boussole. Elle me rappelle pourquoi je suis ici, debout dans la galerie privée de Julian, devant son « Grand Œuvre ».

C'est une toile immense. *La Muse d'Hiver*. C'est moi, telle que j'étais avant qu'il ne m'arrache au monde. Sur le tableau, je joue du violon. Mes doigts sont longs, souples, intacts. Mon visage porte cette arrogance lumineuse que seule la jeunesse et le talent pur peuvent offrir. Je hais cette femme sur la toile. Elle est une insulte à celle que je suis devenue.

Le vernis frais empeste la térébenthine et le pin brûlé. L'odeur de ma prison. Je lève le scalpel. La lame capte un reflet de lune, un éclair d'argent froid qui danse sur la surface huileuse du portrait. Un seul geste. Une pression millimétrée. Je balafrai cette perfection. Je déchirerai le seul souvenir qu'il possède de sa « créature » avant qu'il ne la brise.

Un craquement. Derrière moi.

Je ne me retourne pas. Je connais ce pas. Un bruit sourd, mesuré. Celui d'un prédateur qui n'a plus besoin de se cacher. L'air se densifie, se charge d'électricité statique. L'odeur de Julian m'envahit : cuir de Russie, tabac froid, cet arôme métallique, presque chirurgical, qui émane de sa peau.

— Sienna.

Son timbre est une caresse de papier de verre sur mon échine. Bas. Profond. Dénué de surprise. Il n'est pas en colère. Pas encore. Il observe. Il analyse le tableau, la lame, ma posture. Il cherche la faille dans mon exécution, comme il le ferait pour une note mal jouée.

— Éloigne-toi de la toile.

Sa voix n'admet aucune réplique. C'est le ton qu'il utilise pour donner des instructions à ses artisans, ou pour m'imposer une posture lors de nos séances de « rééducation ». Mais ce soir, le jeu a changé. Le froid de la lame contre mon pouce. Une morsure. Enfin. Elle me rappelle que je suis en vie.

— Pourquoi ? murmurai-je sans le regarder. Elle est magnifique, n'est-ce pas ? Cette fille que tu as tuée. Tu l'aimes tellement que tu l'as enfermée dans un cadre pour ne plus qu'elle t'échappe. Mais la toile est fragile, Julian. Plus fragile que mes os.

Je fais glisser la pointe du scalpel à quelques millimètres de « mon » œil peint. Je perçois sa silhouette dans le reflet d'une vitre. Immobile. Les mains croisées dans le dos. Son costume de cachemire noir se confond avec les ombres de la pièce. Ses yeux, deux fentes d'obsidienne, sont fixés sur ma main tremblante.

— Tu ne le feras pas, dit-il avec une pointe de divertissement cruel. Tu as trop besoin

de beauté, Sienna. Tu es une esthète. Détruire ce tableau, c'est achever ton propre suicide.

— Tu m'as déjà tuée, Julian. Tu as juste oublié d'enterrer le corps.

Je me tourne brusquement vers lui, le scalpel toujours pointé vers la toile, mais mon corps fait écran. Je veux qu'il voie l'éclat de démente dans mon regard. Qu'il sente le précipice. Son visage est un masque de marbre. Traits d'une régularité insultante. Seule la légère pulsation de la veine à sa tempe trahit son irritation.

— Regarde-moi, continuai-je, ma voix montant d'une octave. Regarde mes mains. Elles ne peuvent plus tenir un archet sans hurler. Ce tableau est la seule chose que tu possèdes encore de ma gloire. Si je le détruis, qu'est-ce qu'il te reste ? Une infirme. Une poupée cassée qui te rappelle chaque jour ton échec à me garder entière.

Il fait un pas. Un seul. La distance entre nous se réduit. L'espace devient étouffant. Sa chaleur irradie, contraste violent avec le froid minéral de la galerie. Il est si grand qu'il occulte la lumière de la lune.

— Tu penses que c'est cela que je chéris ? demande-t-il en désignant la toile d'un geste négligent. Cette image figée ? Tu te trompes, Sienna. Ce que j'aime, c'est le processus. C'est la manière dont tu me regardes en ce moment même. Ce mélange de terreur et de dévotion que tu essaies désespérément de transformer en révolte.

— Ce n'est pas de la dévotion. C'est du dégoût.

— La frontière est si fine qu'elle n'existe que dans ton esprit.

Il avance encore. Je plaque mon dos contre le cadre du tableau. Le bois sculpté me rentre dans les omoplates. Je lève le scalpel, la pointe dirigée vers son plexus, mais il ne s'arrête pas. Il ne craint pas la blessure physique ; il sait que mon pouvoir réside

dans ce que je peux infliger à son sens de la propriété.

— Choisis, Julian. Fais un pas de plus, et je lacère la toile.

Il s'arrête à quelques centimètres de moi. Je peux entendre le sifflement de sa respiration, régulière, presque imperceptible. Ses yeux scrutent les miens. Une invasion psychologique totale. Il cherche le moment où mes doigts vont lâcher.

— Tu parles de choix, Sienna, mais tu ne m'en laisses aucun. C'est un jeu dangereux. La structure peut se briser, mais elle peut aussi couper celui qui la manipule.

Ses mains restent le long de son corps, mais ses muscles se tendent sous l'étoffe de sa veste. Une bombe à retardement.

— Je ne joue pas, Julian. Regarde bien.

Je tourne la lame et, d'un geste sec, j'entame le bord supérieur de la toile. Le bruit du tissu qui se déchire est un coup de feu dans le silence. Un petit cri étouffé m'échappe. Triomphe et effroi. Le visage de Julian change. Ce n'est plus de l'irritation. C'est une fissure. Une micro-fissure dans la vitrification de son contrôle. Ses sourcils se froncent imperceptiblement. Son regard descend sur l'entaille défigurant le paysage peint.

— Arrête.

Le mot est lâché comme un couperet. Plus de jeu. Plus de séduction. L'ordre d'un maître dont on piétine le trésor.

— Pourquoi ? Parce que ça te fait mal ? Je croyais que tu aimais la douleur, Julian.

Je positionne le scalpel juste au-dessus du visage peint. Au niveau de la gorge.

— Ce tableau vaut plus que ta vie, Sienna, crache-t-il. Sa voix vibre d'une rage pure. Tu n'as aucune idée de ce que j'ai dû sacrifier pour t'avoir. Pour te garder ici, dans ce sanctuaire.

— Je ne suis pas un objet de ton sanctuaire ! Je suis l'architecte de ta ruine !

Vertige enivrant. Pour la première fois, je ne suis pas la victime. Je tiens le couteau. Je définis les termes. Il réduit encore l'espace. Son corps presse le mien contre la toile. Le cadre craque sous notre poids combiné. Ses mains se lèvent enfin pour encadrer mon visage. Ses doigts sont brûlants. Prise ferme. Douleur.

— Tu veux savoir si je préfère l'art ou la vie ? gronde-t-il, si près que nos lèvres se frôlent. Tu oublies une chose, Sienna. Pour moi, tu **es** l'art. La toile n'est qu'une répétition. Un brouillon.

— Alors laisse-moi le détruire.

— Non. Parce que c'est la preuve de ma perfection. Si tu le touches encore, je te jure que je te ferai regretter d'avoir encore des mains pour tenir cet outil.

Ses yeux brillent d'une lueur sombre, prédatrice. Possession absolue. Il m'étouffe de sa présence.

— Fais-le, Julian. Brise-moi encore une fois. Mais tu n'auras plus jamais ce tableau. Et tu n'auras plus jamais mon silence.

Le vent secoue les fondations. Une vitre, aux étages supérieurs, explose sous la pression. Bruit de débris broyés. Julian ne cille pas. Son attention est un laser braqué sur moi. Sa main droite descend lentement le long de mon bras, serrant mon poignet avec une force qui me fait lâcher le scalpel. L'instrument tombe sur le parquet avec un

tintement sinistre.

— Tu as perdu, Sienna, murmure-t-il à mon oreille. Sa voix est redevenue lisse. Glaciale.

Il s’empare de ma main mutilée, forçant mes doigts raides à s’ouvrir. Il les observe avec une fascination morbide, traçant du bout du doigt les cicatrices qui parsèment ma paume.

— Tu penses m’avoir piégé ? Tu n’as fait que me donner une raison supplémentaire de te punir. Et tu sais comme j’aime être inventif dans mes châtements.

Je tremble. Excitation toxique. Nous sommes deux monstres enfermés dans une boîte de verre. Il me plaque plus fort contre le tableau. La toile se tend. Prête à céder.

— Tu ne m’as pas encore répondu, Julian. Le tableau... ou moi ? Si je saute par cette fenêtre, iras-tu chercher mon corps ou resteras-tu ici pour réparer ton « chef-d’œuvre » ?

Il se fige. Le temps s’arrête. Sifflement du vent. Battements de mon cœur. Ses doigts se resserrent sur mon poignet jusqu’à ce que je sente mes os craquer.

— Je te ramènerais, dit-il enfin. Sa voix vient d’outre-tombe. Et je te forcerais à regarder ce tableau chaque seconde de ton existence, jusqu’à ce que tu ne saches plus si tu es faite de chair ou de peinture. Tu ne m’échapperas pas. Ni par la destruction, ni par la mort.

Il se recule d’un coup. Me laisse haletante contre le cadre endommagé. Il ramasse le scalpel d’un geste élégant.

— Va dans ta chambre, ordonne-t-il sans me regarder. Avant que je ne décide que la

toile n'est plus la seule chose qui mérite d'être scarifiée ce soir.

Je m'éloigne. Jambes flageolantes. Je traverse les couloirs obscurs. Arrivée à ma porte, je m'arrête. Le silence est revenu, mais il est différent. Lourd. Je me laisse glisser contre le bois froid de la porte.

L'épuisement me tombe dessus comme une chape de plomb. Mes muscles brûlent d'une fatigue que je n'ai jamais connue, même après dix heures de répétition au conservatoire. Mes mains sont des masses inertes et douloureuses au bout de mes bras. Je reste là, prostrée sur le tapis épais, incapable de faire un mouvement de plus. La pièce tourne. Ma volonté a consommé chaque calorie de mon corps pour cette confrontation. Je sens la fragilité de mon squelette, la précarité de ma survie. Pourtant, sous cette carcasse brisée, la rage reste intacte. Elle est le seul carburant qu'il n'a pas pu me voler.

Je me force à ramper vers le lit. Chaque centimètre est une agonie. Je m'écroule sur les draps de soie, incapable de me déshabiller. Je regarde mes paumes. Ces outils brisés. Elles ont fait trembler un monstre.

Je ferme les yeux. Je l'entends encore. *Tu ne m'échapperas pas.*

Je l'espère, Julian. Parce que je n'ai pas encore fini de te détruire.

Une heure passe. Peut-être deux. Le silence de la chambre est une présence solide. Adossée à mes oreillers, je sens le froid de la nuit s'infiltrer malgré les couvertures. Je ne peux pas rester ici à attendre qu'il vienne. La soumission simulée est un vêtement que je porte pour mieux l'étouffer. Je me redresse. Les jambes lourdes. Mais je dois reprendre l'initiative.

Je sors de ma chambre. Pieds nus. Le marbre est glacial. Je traverse le labyrinthe jusqu'au Saint des Saints : le Grand Atrium.

C'est là qu'il la garde. **La Muse de Verre**.

Une sculpture d'une finesse atroce. Elle représente une femme dont les membres se transforment en racines de silice, le visage figé dans une extase qui ressemble à un cri. Julian l'appelle sa véritable épouse. Je m'approche. Mes doigts mutilés se crispent sur un presse-papier en agate ramassé sur une console.

Je sens sa présence. Ce n'est pas un bruit, c'est un changement de pression. L'air devient dense. Santal glacé. Julian est dans l'ombre. Il attend.

— Tu n'as pas obéi, murmure-t-il. Sa voix semble sourdre des murs.

— L'obéissance est pour les chiens, Julian. Je suis ton œuvre. Et une œuvre d'art a parfois besoin de changer de cadre.

Je tends la main vers la statue. Je sens la fragilité moléculaire de l'objet sous mes doigts. Une pression, un choc, et des milliers d'heures de génie se transformeraient en poussière.

— Ne la touche pas, Sienna.

L'ordre est sec. Il est juste derrière moi. Une masse de ténèbres élégantes. Je sens son souffle dans mon cou. Son rythme respiratoire a changé. Plus court. Plus saccadé.

— Pourquoi ? Parce que tu l'aimes plus que moi ? Elle reste là, figée dans la perfection que tu exiges.

— Elle est la pureté, répond-il. Sa voix m'enveloppe comme un linceul. Elle ne saigne pas. Elle est la vérité de la forme.

— La vérité de la mort, oui.

Je me tourne vers lui. La lune découpe son visage. Mâchoire serrée. Intensité de collectionneur devant une pièce qui menace de s'échapper.

— Tes mains sont des trophées, Sienna, dit-il d'un ton avide. Elles racontent l'histoire de notre lien. Chaque cicatrice est un verset.

— Notre poème est une élégie.

Je lève le presse-papier au-dessus de la sculpture. Julian ne bouge pas. Mais son regard se fixe sur l'objet. Tension insoutenable. Le manoir retient son souffle.

— Choisis, Julian. Si tu fais un pas pour me punir, je la brise. Je réduis ton idéal en miettes.

Un sourire cruel étire ses lèvres.

— Tu n'oserais pas. Tu ne peux pas détruire ce qui est beau.

— Ma nature a été incinérée dans le crash. Il ne reste que les cendres.

Je lève le bras plus haut. Je vois son regard dévier vers le cristal. Ses phalanges blanchissent. Le contrôle vacille.

— Pose cet objet, Sienna, ordonne-t-il. Sa voix est un grondement sourd.

— Ou quoi ? Fais-le. Mais tu perdras ta Muse.

Il fait un pas. Un seul. Silhouette d'ébène.

— Un pas de plus, Julian, et je jure que le son de ce verre qui éclate sera la plus belle musique de ta vie.

Il s'arrête net. Distance nulle. Je sens la chaleur de son corps. Ses yeux sondent les miens. Il ne trouve que la détermination de celle qui n'a plus rien à perdre. Sa respiration s'accélère. Le grand Julian Vane lutte contre son besoin de possession. Sa main se lève lentement.

— Va-t'en, finit-il par lâcher. Sa voix est un sifflement de haine contenue. Sors de cette pièce. Tout de suite.

— Et la statue ?

— SORS ! hurle-t-il brusquement.

Le cri déchire le silence. Je ne tressaille pas. Je repose lentement le presse-papier. Le métal tinte contre le socle. Sonnerie de glas.

— Ce soir, tu as choisi le verre, Julian. Souviens-toi de ce goût de défaite.

Je m'éloigne avec une lenteur calculée. Je sens son regard brûler mon dos. Arrivée au seuil, j'entends un bruit sourd derrière moi. Une main qui frappe la pierre avec une rage impuissante.

Je ne me retourne pas. Je regagne ma chambre. Je verrouille la porte. Je m'écroule. Mes mains tremblent à nouveau. La terreur me rattrape, mais elle est mêlée à une puissance sauvage. J'ai poussé le monstre. J'ai forcé sa faim.

La suite ne sera pas une négociation. Ce sera une guerre d'extermination.

Dans l'obscurité, je réalise une vérité terrifiante : en essayant de le détruire, je deviens

son reflet noir. Son égale dans la cruauté. Le masque fusionne avec la peau.

Et j'aime ça.

Chapitre 19

L'Inversion des Rôles

L'air est saturé de cet oxygène rare, celui qu'on ne trouve qu'à cette altitude où les poumons brûlent et où chaque inspiration ressemble à une lame de rasoir glissée dans la trachée. Ici, dans le grand salon de verre et de pierre, le silence n'est pas une absence de bruit ; c'est une présence. C'est le hurlement étouffé de la montagne qui s'écrase contre les parois transparentes, le craquement du gel qui tente de briser l'invulnérabilité de ce manoir.

Je sens mon sang battre contre mes tempes. Un rythme saccadé. Irrégulier. Mes mains, ces reliques de chair et de cicatrices que Julian a façonnées à coups de terreur, ne tremblent plus. La peur a quitté ce corps depuis que j'ai compris que l'abîme n'était pas sous le balcon, mais dans le regard de l'homme qui me fait face.

Julian est là. Assis dans son fauteuil de cuir sombre, au centre de cette cage qu'il a bâtie pour moi. La lumière de la lune découpe son profil avec une cruauté chirurgicale. Il ressemble à une idole déchue, une statue de marbre dont on aurait oublié d'adoucir les traits. Il ne bouge pas. Sa respiration est si lente que je pourrais croire qu'il a enfin cessé d'exister.

Mais je sens son regard, même s'il ne me regarde pas. C'est une pression sur ma peau, une chaleur toxique qui rampe le long de mes bras, là où les nerfs ont été sectionnés puis recousus par sa seule volonté. Je fais un pas. Le craquement de mes semelles sur le sol de pierre brute résonne comme un coup de feu. Je vois ses doigts — ces doigts longs, fins, d'une élégance de prédateur — se crispent sur les accoudoirs. Une micro-réaction. Une faille.

— Tu es silencieux, Julian, murmuré-je.

Ma voix me surprend. Elle n'est plus la plainte brisée de la violoniste. Elle est un son de métal froid, poli par l'hiver.

— C'est une nouveauté, n'est-ce pas ? Le silence que tu as tant voulu imposer, il est enfin là. Mais il ne t'appartient plus.

Il ne répond pas. Sa mâchoire est si contractée que je pourrais presque entendre l'os menacer de céder. Il y a une jouissance sauvage à le voir ainsi, piégé dans le cadre de sa propre perfection. Tout autour de nous, le manoir exhale son odeur de vernis ancien et de térébenthine. C'est le décor de ma ruine. C'est désormais le théâtre de sa chute.

Je m'approche. Je contourne le fauteuil avec la lenteur d'un prédateur. Mes doigts effleurent le dossier, sentant la chaleur de son corps à travers le cuir. C'est une intimité détestable. Je m'arrête juste derrière lui. L'odeur de son parfum — cèdre et ambre gris — tente de m'étouffer. Je me penche, mes lèvres frôlant presque son oreille.

— Tu m'as dit un jour que je n'étais qu'une œuvre inachevée, Julian. Que mes mains brisées étaient ton chef-d'œuvre.

Je lève ma main droite devant ses yeux. Les cicatrices dessinent une cartographie de ma douleur sous la lune. C'est son autographe sur ma peau.

— Regarde-les. Regarde ce que tu as créé. Tu voulais une muse qui ne puisse jamais s'enfuir. Tu voulais le contrôle absolu sur ma moindre respiration.

Je sens son souffle s'accélérer. Une petite accélération qui trahit le chaos derrière son masque de collectionneur. Il est superbe dans sa résistance. Je déteste cette beauté. Je

déteste la façon dont il a corrompu jusqu'à ma capacité à haïr.

Soudain, je pose mes mains sur ses épaules. Le contact est électrique. Sous mes paumes, la puissance brute de ses trapèzes me rappelle qu'il pourrait me briser d'un seul mouvement. Mon cœur rate un battement. La terreur est là, tapie dans l'ombre de mon audace. Si ce monstre se lève, je suis morte. Mais il ne bouge pas. Il subit. Cette soumission volontaire est plus terrifiante encore que sa violence.

Je descends mes mains vers son cou. Mes pouces se logent sous sa mâchoire, là où la vie bat. Je serre légèrement. Juste assez pour lui signifier que la polarité a changé. Il bascule la tête en arrière contre le dossier, m'offrant sa gorge. Ses yeux rencontrent les miens.

Le bleu de son regard est un abîme de glace fondue. Il cherche encore à me rabaisser à l'état d'objet. Mais le reflet qu'il voit dans mes pupilles n'est plus celui de sa victime. C'est celui de sa geôlière.

— Tu penses encore posséder ce lieu ? murmuré-je, ma bouche si près de la sienne que je goûte son souffle amer. Tu penses que ces murs sont ta forteresse ?

Je ris, un son court qui se brise contre les vitres.

— Regarde autour de toi. Tout ce luxe, toute cette solitude... ce n'est plus ta collection. C'est ma cage. Et tu es à l'intérieur avec moi. Sauf que maintenant, c'est moi qui tiens la clé.

Ses lèvres s'entrouvrent, mais rien ne sort. Il est pétrifié. Il a passé des mois à me briser sans réaliser qu'en faisant de moi un monstre à son image, il me donnait les armes pour l'abattre. Je lâche son cou pour laisser mes doigts courir sur son visage. C'est une exploration chirurgicale. Je trace la ligne de ses pommettes, la courbe de son nez. Ma main mutilée frôle sa peau avec une douceur insultante. Chaque cicatrice

qui frotte contre lui est un rappel de son crime.

— Tu voulais être le seul centre de gravité de ma vie. Félicitations, Julian. Tu as réussi.

Je glisse mon corps contre le sien, forçant cette proximité qui m'enivre comme un venin. J'attrape ses cheveux, tirant sa tête en arrière avec une brutalité qui le fait tressaillir.

— Tu n'es plus le maître ici. Tu es ma propriété. Chaque centimètre de ta peau, chaque pensée qui traverse ton esprit malade... tout m'appartient. Je vais te regarder te briser contre les murs que tu as érigés.

Je vois une lueur d'incrédulité traverser ses yeux, vite remplacée par une intensité qui me donne le vertige. Il ne se bat pas pour s'échapper. Il est fasciné. Le monstre reconnaît sa propre progéniture.

Je descends ma main vers sa poitrine. Son cœur cogne contre ses côtes comme un oiseau piégé. C'est ma percussion, désormais. La seule que je sois encore capable de diriger.

— Tu as passé ta vie à collectionner des beautés mortes. Tu pensais que j'étais l'une d'entre elles. Mais les œuvres d'art ne saignent pas. Elles ne se vengent pas.

Je plante mes ongles dans son torse, à travers la soie.

— Regarde-moi bien. Est-ce que je ressemble à une poupée de porcelaine ?

Il ne répond pas, mais son silence a changé de texture. Ce n'est plus le silence souverain du prédateur. Je sens sa fissure. Elle est là, cachée derrière son arrogance, un petit trait de lumière noire qui lézarde son armure. Je ne vais pas le briser tout de

suite. Ce serait trop simple. Trop clément. Je vais l'habiter.

— Tu voulais la possession absolue ? Tu vas l'avoir. Mais c'est moi qui vais t'habiter.

Je me redresse, gardant une main sur son épaule pour le maintenir cloué. Je domine l'espace. Les sommets alpins derrière les vitres semblent s'incliner. Le manoir n'est plus son sanctuaire ; c'est son mausolée.

Julian lève enfin une main. Un mouvement lent, hésitant. Il veut toucher mon visage, vérifier si je suis réelle. Je ne bouge pas. Je le laisse approcher pour qu'il sente la distance glaciale. Ses doigts effleurent ma joue. Ils sont froids, mais là où ils passent, ils laissent une traînée de feu. L'attraction toxique est toujours là, ce lien indéfectible qui nous enchaîne. Mais le contact ne me fait plus frissonner de peur. Il me fait vibrer de triomphe.

— Tu as créé ton propre enfer, Julian, murmuré-je en saisissant son poignet. Et je suis le diable que tu y as invité.

Je serre l'os sous la peau. Je le regarde dans les yeux, attendant le moment précis où il réalisera que le simulacre est terminé. Le masque a fusionné avec la peau, mais c'est le masque de la reine.

Je saisis ses doigts et les porte à ma bouche. Je ne les baise pas. Je les mords. Fort. Jusqu'à sentir le goût métallique du sang envahir mon palais. Je vois la douleur jaillir dans son regard, puis cette noirceur qui s'intensifie. Il ne retire pas sa main. Il en a soif.

Je relâche ses doigts. Une perle écarlate s'écoule sur sa peau pâle. C'est la première note de ma nouvelle œuvre.

— Voici ta première leçon : dans ce manoir, il n'y a plus de place pour deux volontés.

La tienne est morte dans cette neige. Il ne reste que la mienne.

Je m'écarte de lui, le laissant avec sa blessure, sa respiration erratique et son trône qui ressemble désormais à une prison. Je me dirige vers la sortie, ma démarche assurée. Je ne suis plus la proie qui s'enfuit. Je suis la souveraine qui se retire. Avant de franchir le seuil, je m'arrête. Il est toujours là, une silhouette brisée dans la lumière de la lune.

— Ne m'attends pas pour dormir, Julian. Je n'ai plus besoin de ta présence pour me sentir entière. Mais toi... tu vas passer la nuit à te demander quel sera mon prochain mouvement.

Je sors et referme les lourdes portes de chêne. Le bruit du loquet résonne comme un couperet. Je reste un instant appuyée contre le bois froid, mon cœur battant la chamade, mes mains tremblant enfin, loin de son regard.

Le triomphe est une drogue violente. J'ai renversé le sablier, mais le sable est toujours le même : celui de notre obsession mutuelle. Je l'aime à mourir d'une haine si pure qu'elle se confond avec la dévotion. Et maintenant que le monstre est enchaîné, je vais pouvoir explorer chaque recoin de ses ténèbres.

La nuit est longue dans les Alpes. Elle est éternelle pour ceux qui n'ont plus d'avenir, mais seulement un présent fait de verre, de sang et de silence. Ma musique commence maintenant. Et je serai un chef d'orchestre impitoyable.

Chapitre 20

Le Silence des Alpes

Le froid n'est plus une agression. C'est un linceul que j'ai appris à porter avec l'élégance d'une reine déchue.

À travers les parois de verre du grand salon, les Alpes se dressent comme des lames de rasoir figées contre un ciel d'encre. Ici, le silence n'est pas une absence de bruit ; c'est une pression physique qui veut broyer les os. L'air est saturé de l'ADN de ma prison : cette note chimique de la térébenthine et le parfum boisé, presque métallique, du sol chauffé. Je tiens l'instrument entre mes doigts. Mon violon. Mon bourreau. Mon amant de bois et de boyaux.

Mes cicatrices tirent sur la peau de mes mains — un réseau de rivières de douleur pétrifiée qui strient mes paumes. Julian regarde mes mains. Je sens son regard comme une caresse de glace le long de ma colonne vertébrale. Il est là, dans l'ombre du renforcement, assis dans son fauteuil de cuir noir qui ressemble à un trône de regrets. Je ne le regarde pas. Je n'ai plus besoin de le voir pour deviner la dilatation de ses pupilles ou le tressaillement de sa mâchoire de carnassier au repos.

Je lève l'archet. Le geste est lent, délibéré. La colophane a laissé une fine poussière blanche sur les cordes, comme une neige prémonitoire. Il a cru m'avoir brisée, chaque os fracturé dans mon âme servant de pierre à l'édifice de sa possession. Il s'est trompé sur la nature de la rupture. Un instrument brisé, s'il est recollé avec assez de haine, produit des sons que les vivants n'auraient jamais dû entendre.

Le premier coup d'archet déchire le silence.

Ce n'est pas une note. C'est un cri — une dissonance purulente qui lacère l'air. La corde de sol vibre d'une intensité sauvage, une plainte gutturale qui semble sourdre des fondations de la montagne. Je ne joue pas Mozart. Je joue le bruit du verre qui éclate. Je joue le craquement de mes espoirs sous ses doigts de collectionneur. Je sens son souffle s'accélérer. C'est délicieux. Julian Vane, l'architecte de ma ruine, est désormais suspendu à la pointe de mon archet.

Ma main gauche danse sur la touche. Elle est raide, capricieuse, mais je la force à l'obéissance. La douleur est mon métronome — elle bat dans mes tempes, elle pulse sous mes galons de chair blanche. Je monte dans les aigus, là où le son devient une aiguille d'argent enfoncée dans l'œil. Je me déplace, pieds nus sur la pierre froide, ombre blanche dans une cage de cristal. Il a voulu la perfection ? Je lui offre la vérité de ma mutilation.

Le rythme s'accélère. Mon cœur cogne — une bête traquée qui finit par mordre. Je ne simule plus la soumission ; je l'ai transcendée. J'ai porté le masque si longtemps qu'il a fini par boire mon sang, me donnant un nouveau visage. Un visage de prédateur. Je joue une double corde, un accord monstrueux qui fait vibrer les lustres. D'un mouvement brusque, je me tourne vers lui.

La lumière sculpte les traits de son visage. Il est plus pâle que d'habitude, ses pommettes jetant des ombres funèbres. Ses mains sont crispées sur les accoudoirs, ses jointures blanches. Il est dévasté. C'est une œuvre d'art de désolation que j'ai moi-même façonnée, note après note. Son regard est un gouffre où hurle une terreur sacrée. Il réalise enfin que l'oiseau dont il a brisé les ailes a appris à marcher sur les décombres et que ses serres sont plus acérées que les barreaux.

— Continue, murmure-t-il.

Sa voix est un froissement de parchemin, un son brisé qui me procure un plaisir presque érotique. Ma réponse est dans le crissement de l'archet. Je plaque un accord

mineur, sombre comme le fond d'une crevasse. Je m'approche de lui, pas à pas. La musique devient perverse — une caresse qui finit en étranglement. Je suis si proche que je sens l'odeur de son parfum, ce mélange de santal et de quelque chose d'animal. L'odeur du danger que j'ai appris à chérir.

Je vois le tressaillement de son artère carotide. Sa respiration est courte, haletante. Il est à ma merci. Ce manoir n'est plus sa forteresse ; c'est mon arène. Chaque note est maintenant un mot d'amour empoisonné. Je siphonne sa force, sa volonté, sa certitude. Je me penche vers lui, mon violon frôlant presque son visage. Il ferme les yeux, une expression de douleur exquise déformant ses traits. Il se noie dans mon silence sonore. Il est ma créature, désormais. Je l'ai vidé de son contrôle pour le remplir de mon obsession.

Soudain, je tranche le son. Un arrêt net — une gifle de silence.

L'écho meurt contre le granit. Je reste immobile, l'archet suspendu, mon souffle court se mêlant au sien. Ses yeux s'ouvrent. Ils sont perdus, fixés sur moi comme sur la seule chose solide dans un monde qui s'effondre. La fissure est là, béante. Julian Vane n'est plus qu'un homme qui a trop aimé son ombre et qui s'aperçoit que l'ombre a fini par le dévorer.

— Tu as voulu m'entendre jouer, Julian, dis-je d'une voix basse, presque un souffle contre son oreille. Voici le son de ton vide.

Je dépose le violon sur ses genoux. C'est un poids mort, une relique. Ses mains tremblantes s'approchent de l'instrument sans oser le toucher. Je m'écarte, marchant vers la baie vitrée. Mon reflet me regarde — une silhouette spectrale sur fond de montagnes noires. J'ai embrassé les ténèbres qu'il m'a offertes et j'en ai fait une parure de nuit.

Je sens son regard dans mon dos — une supplique silencieuse. Il est accro à la

douleur que je lui inflige. Il est devenu mon esclave, enchaîné à ma mélodie atone. Je me retourne lentement. Il ressemble à une statue de sel.

— Regarde-moi, Julian.

Ses yeux montent. Il n'y a plus de fierté. Juste une vulnérabilité brute qui me donne envie de rire. Je m'approche, le mouvement de mes hanches fluide, prédateur. Je pose ma main sur son front — une caresse maternelle chargée de mépris. Il tremble. Le grand collectionneur tremble sous la main de sa pièce préférée.

— Le silence est terminé. À partir de maintenant, c'est moi qui choisis la mélodie.

Je vois une larme s'échapper de ses paupières closes. Elle roule sur ses doigts. C'est une perle de désolation, une preuve de sa déchéance finale. Je la regarde avec une curiosité clinique. Elle est chaude, vivante — le seul signe de vie dans ce mausolée de verre.

Je reprends l'instrument de ses genoux sans ménagement. L'archet retrouve sa place. Dehors, la tempête efface le monde, efface le passé. Mais nous ne craignons plus la chute. Nous sommes la tempête. Je lève l'archet une dernière fois pour cette partie. Ce ne sera pas un cri, mais un chant funèbre pour tout ce que nous avons été.

L'archet s'abat sur la corde de sol comme un couperet sur un billot. Le son est un râle de gorge, une plainte terreuse. Julian tressaille. Ses épaules s'affaissent. Je joue. Mes doigts mutilés brûlent. La douleur est une amante exigeante qui m'électrise. Chaque note est une insulte à sa perfection. Je tourne autour de lui, mon ombre l'avalant.

— Est-ce que c'est ce que tu voulais ? murmuré-je. Faire de moi une ruine pour mieux m'admirer ?

Je pose le pied sur sa main posée au sol. Pas pour l'écraser — pas encore. Juste pour

sentir l'os sous ma semelle, pour lui rappeler que la gravité a changé de camp. Je reprends un staccato violent, sec comme des coups de fouet. Ses yeux se ferment, sa tête bascule en arrière, exposant sa gorge. Il est magnifique dans sa déchéance.

— Regarde la monstruosité que tu as enfantée. Je ne suis plus une muse. Je suis ton bourreau.

Je m'arrête brusquement. Le silence nous écrase. Il lève une main tremblante vers ma cheville, n'osant pas franchir la frontière. Il a peur.

— Ne t'arrête pas, souffle-t-il. Sa voix est un débris. Joue... encore.

C'est une supplique. Il demande sa dose de venin. Je pose la pointe de l'archet contre son menton, l'obligeant à affronter le mépris dans mes pupilles.

— Tu penses mériter que je joue pour toi ? Tu vas écouter, Julian. Chaque note sera une aiguille enfoncée sous tes ongles. Tu vas apprendre ce que c'est que d'être possédé par ce qu'on ne peut pas contrôler.

Je commence un mouvement lent, une marche funèbre déformée par le *diabolus in musica*. C'est une musique qui rampe le long de la colonne pour gratter le fond du crâne. Il se courbe. Ses doigts griffent le tapis. Le collectionneur est devenu la pièce d'exposition. Je m'approche de son oreille, sentant la chaleur de ce corps qui m'a tant oppressée. Aujourd'hui, c'est lui qui étouffe.

— Tu n'as pas voulu me préserver, Julian. Tu as voulu m'éteindre pour posséder ma lumière. Mais l'obscurité brille beaucoup plus fort, n'est-ce pas ?

Il gémit, fasciné. Il ne peut s'empêcher d'aimer ce qui le détruit. Je joue plus vite, mes doigts martelant la touche avec une précision chirurgicale dévoyée. Il se jette en avant, saisissant le bas de ma robe comme un naufragé.

— Sienna... pitié...

— La pitié est un sentiment de faible. C'est toi qui me l'as appris.

Je retire violemment le tissu de ses mains. Il bascule, le front contre le sol. Je ne m'arrête pas. Je veux que cette vibration s'imprime dans ses os, qu'il ne puisse plus jamais fermer les yeux sans entendre mon chant de mort. Le grand Julian Vane n'est plus rien qu'un homme brisé, pleurant sur les ruines d'une obsession qui l'a dévoré.

Je m'arrête sur une note stridente, un cri suspendu qui refuse de mourir. Puis, le silence de tombeau.

— Lève-toi, Julian.

Il obéit. Ses mouvements sont lents, douloureux. Je vois les marques de mes chaussures sur sa peau pâle — le tatouage de ma domination.

— Regarde ce temple que tu as construit. Il est vide. Il n'y a plus que nous. Et c'est moi qui tiens la clé.

Il y a maintenant de l'adoration dans ses yeux. Une adoration purulente. Il aime sa propre perte. Je pose ma main sur sa joue, une caresse qui ressemble à une menace.

— Ne m'appelle plus jamais parfaite. Je suis ton échec. Et je vais m'assurer que tu t'en souviennes à chaque seconde de ton existence.

Je le laisse là, au milieu de son luxe inutile. Je me dirige vers la baie vitrée. Le printemps ne viendra jamais. Les Alpes resteront figées, et nous avec elles. Mais dans ce royaume de glace, c'est moi qui tiens le sceptre de bois noir. Je ferme les poings, sentant les cicatrices s'enfoncer dans ma chair. Je suis Sienna. Je suis la violoniste aux

mains brisées. Et je n'ai jamais été aussi puissante que dans cette ruine.

La nuit ne fait que commencer. Et je n'ai pas encore fini de savourer la perfection de son agonie.

FIN

Merci d'avoir lu "Je l'aime à mourir"

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)